LES ILES D'ALAND AVEC UNE CARTE ET DEUX GRAVURES PAR L. LEOUZON LE DUC

Louis Antoine Léouzon Le Duc





LES

ILES D'ALAND

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
(ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9.

LES

ILES D'ALAND

AVEC

UNE CARTE ET DEUX GRAVURES

PAR

L. LEOUZON LE DUC

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1854

PRÉFACE.

Bomarsund s'est rendu : les îles d'Åland sont au pouvoir des armes réunies de la France et de l'Angleterre. Toute l'attention des esprits se porte par conséquent vers cette région lointaine. N'y avons-nous pas, la plupart, des parents ou des amis, tous des compatriotes et des alliés?

Ce petit livre emprunte donc des circonstances un véritable intérêt d'actualité. On y trouvera ce que chacun cherche, ce que chacun a intérêt à connaître : des données étendues, des données exactes et précises sur l'état ancien et moderne des îles d'Åland. On y apprendra ce que signifie leur nom, quelle est leur situation, leur population, leur organisation ecclésiastique, administrative et judiciaire; on y verra ce qu'est un voyage d'été ou d'hiver à travers leurs détroits, leurs lacs et leurs rochers; les facilités ou les dangers qu'il présente, les déceptions dont il menace, les jouissances qu'il promet; on y suivra les phases diverses de leur histoire, leurs jours de prospérité ou de misère, de liberté ou d'oppression; les

luttes auxquelles elles ont servi de théâtre; les occupations pacifiques ou violentes dont elles ont été successivement l'objet. Ce livre dira aussi quel est ou quel a été le système de défense des îles d'Âland, leurs forteresses, leurs phares; il étudiera les mœurs de leurs habitants, leur industrie, leur commerce, leur caractère, leurs superstitions et leurs croyances; il nommera les personnages illustres qui leur ont fait honneur; il racontera leurs traditions et leurs légendes; leurs chasses solennelles et leurs pêches merveilleuses; enfin, les mettant en face de la nature, il passera en revue les vicissitudes de leur climat, ses curieux phénomènes, son influence tant sur les forces productives du pays que sur la durée de la vie.

Je n'ai rien négligé pour rendre cette description des îles d'Âland exacte et complète. Indépendamment de mes observations personnelles, résultat de voyages répétés sur les lieux, j'ai groupé autour de mon sujet tout ce que j'ai pu emprunter de sérieux et d'intéressant aux écrivains les mieux informés, les plus consciencieux. Ces écrivains sont rares, il est vrai; ils appartiennent, pour la plupart, à des pays que l'on ne visite guère; ils parlent des langues peu connues; mais leur autorité n'en est pas moins constatée, et en réunissant les documents épars dans leurs ouvrages, on arrive à connaître parfaitement les pays dont ils parlent.

Je citerai ici les noms des écrivains et les titres des ouvrages que j'ai consultés.

OUVRAGES ÉCRITS EN LATIN.

MESSENIUS. *Scondia illustrata.*

RUDBECK. *Atlantica sive Manheim, vera Japheti possessorum sedes ac patria.*

OUVRAGES ÉCRITS EN SUÉDOIS.

PALMSCHÖLD. *Samlingar*, etc.

RADLOFF. *Beskrifning öfver Åland.*

TOPELIUS. *Finland framställt i teckningar.*

RÜHS. *Finland och dess invånare.* (Traduit de l'allemand et augmenté par Arwidsson.)

BJÖRNSTJERNA. *Anteckningar.*

GEYER. *Svenska folkets historia.*

NILSSON. *Skandinaviska fauna.*

CARLEN. *Svenska familjboken.*

BERGSTEDT. *Tidskrift för litteraturen.*

MICHAÏLOFSKI-DANILEFSKI. *Beskrifning öfver Finska kriget till lands och sjös åren* 1808 *och* 1809, etc. (Traduit du russe.)

MONTGOMERY. *Historia öfver kriget mellan Sverige och Ryssland* 1808 *och* 1809.

REIN. *Statistik teckning af storfurstendömet Finland.*

ROMANSSON. *Skildring af Folkrörelsen pa Åland*, 1808

Svenskt conversations Lexicon;

Finlands Allmänna Tidning;

Finlands Stats Calender;

Suomi : Tidskrift i fosterlänska ämnen.

OUVRAGES ÉCRITS EN FINNOIS.

Kajaani. *Suomen historia.*
Granlund. *Suomen historia ja maantiede.*
Kalevala.

OUVRAGES ÉCRITS EN FRANÇAIS.

Acerbi. *Voyage au cap Nord, par la Suède, la Finlande et la Laponie.* (Traduit de l'anglais par J. Lavallée.)
W. Coxe. *Voyage en Pologne, Russie, Suède, Danemark*, etc. (Traduit de l'anglais par P. H. Mallet.)

OBSERVATIONS

SUR L'ORTHOGRAPHE ET LA PRONONCIATION DES NOMS SUÉDOIS ET FINNOIS.

Depuis que les derniers événements ont ramené sur la scène les diverses localités de la Baltique et du golfe de Finlande, les noms de ces localités se reproduisent fréquemment dans les livres et dans les journaux. Cependant, on ne s'est pas encore entendu sur la manière de les écrire: c'est que la prononciation des langues du nord diffère essentiellement de la nôtre, et que plusieurs écrivains s'attachent plutôt à la prononciation qu'à l'orthographe.

Je crois qu'il n'est pas permis de changer l'orthographe d'une langue, surtout lorsque la plupart des noms propres ont un sens déterminé, comme il arrive pour les pays dont j'ai à m'occuper. Je conserverai donc l'orthographe locale, dont j'indiquerai en même temps la prononciation.

Trois signes particuliers sont en usage dans les langues suédoise et finnoise :

å,
ä,
ö.

Or, sur ces signes, je ferai les remarques suivantes :

å = *o* ou *au*. Ex. : ***Åland***, prononcez ***Ōland*** ou ***Auland***.

ä = *ai* ou *è*. Ex. : ***Härad***, prononcez ***Hairad*** ou ***Hèrad***.

ö = *eu*. Ex. : ***Finström***, prononcez ***Finstreum***.

Ajoutez à ces trois signes :

y = *u*. Ex. : ***Grelsby***, prononcez ***Grelsbu***.

u = *ou*. Ex. : ***Kumlinge***, prononcez ***Koumlinge***.

e = *é*. Ex. : ***Krono-fogde***, prononcez ***Krono-fogdé***.

Voilà pour les voyelles.

Quant aux consonnes :

f = *v* à la fin des mots. Ex. : ***Lif***, prononcez ***Liv***.

k = *ki* devant *i*, *y*, *ä*, *ö*. Ex. : ***Kokar***, prononcez ***Kiökar***.

k = *sch* ou *ch* devant les mêmes voyelles, lorsqu'il est précédé d'un *s*. Ex. : *Sotaskär*, prononcez *Sotaschär*.

Dans la langue finnoise, *k* est toujours dur.

Paris, le 25 août 1854.

LES

ILES D'ALAND.

CHAPITRE PREMIER.

Origine du nom d'Åland. — Fantaisies étymologiques des savants du Nord à ce sujet.

Ainsi que la plupart des régions de la Finlande, les îles d'Åland ont un double nom, un nom finnois et un nom suédois.

Elles s'appellent en finnois *Ahvenanmaa*, ce qui veut dire pays des perches (*Ahvena* = *pertica major* ou *fluvialis* — *maa*, terre ou pays). On pêche, en effet, dans les eaux qui baignent les îles d'Åland, une quantité considérable de ces poissons.

Le nom d'Åland est suédois; pris dans son acception primitive et originelle, il signifie pays d'eau ou entouré d'eau (*å* = eau; — *land* = pays).

L'étymologie d'*Ahvenanmaa* est trop simple et trop évidemment transparente pour avoir pu servir de prétexte à d'aventureuses hypothèses. Je con-

nais pourtant un écrivain français qui s'est avisé dernièrement de traduire *Ahvena* par pilotis, confondant ainsi les poissons avec les arbres. Mais ce n'est là qu'une insignifiante et fort excusable méprise : tous ceux qui écrivent aujourd'hui sur la Finlande ne sont pas obligés de savoir le finnois.

Quant au nom d'*Åland*, les savants du Nord l'ont trouvé, à ce qu'il paraît, beaucoup moins clair; toujours est-il qu'ils en ont fait le sujet des plus singulières conjectures.

Il en est qui lui donnent pour racine le mot *åda*, oie, *anas mollissima*, prétendant que cet oiseau visite régulièrement chaque printemps les parages d'Åland. Ce fait fût-il vrai, quel motif sérieux d'étymologie? Mais l'*åda* n'abonde pas plus au printemps dans les parages d'Åland que les autres oiseaux; on a même observé que, loin d'avoir pour eux la prédilection qu'on lui prête, elle en effleure à peine les côtes les plus extrêmes.

On a voulu aussi dériver Åland du mot *åar*, pris dans le sens moderne et limité de *rivière*. Or, les îles d'Åland possèdent à peine un ruisseau de quelque importance, encore moins une rivière. Le mot *å* n'a de valeur étymologique qu'autant qu'on lui conserve le sens primitif et général dont il a été parlé plus haut.

L'évêque Bång, qui s'est beaucoup exercé sur

l'étymologie du nom d'Åland, raconte une curieuse histoire qu'il dit tenir de deux Ålandais dignes de foi. C'était une reine qui avait entrepris un voyage sur mer ; elle fut assaillie par une violente tempête ; elle erra longtemps sur les flots. Enfin la terre apparut à l'horizon. « O terre ! ô terre ! *Åh land ! åh land !* » s'écria alors plusieurs fois la reine transportée de joie ; et son exclamation devint le nom du pays qu'elle avait aperçu. Il faut avouer, dit ici le docteur Topelius, que les deux Ålandais *dignes de foi* abusèrent singulièrement de la crédulité de l'honorable prélat.

Du reste, Bång n'est point au dépourvu : si l'on ne veut pas de sa première étymologie, il en offre d'autres. Pourquoi, par exemple, Åland ne viendrait-il pas du mot germanique *Elend*, élan ? Il n'y aurait que deux voyelles à changer ; et certes, les veneurs allemands établis dans les îles pour y garder les élans destinés aux chasses royales auraient bien pu se charger de ce soin. On pourrait encore proposer *ål*, anguille. Car, au dire des naturalistes, ce poisson vient quelquefois rouler ses anneaux jusque sur la terre, *land*, notamment sur les carrés de légumes. — Quel malheur, pour cette dernière hypothèse, que l'anguille fasse complétement défaut aux îles d'Åland !

Jusqu'à présent, la sphère dans laquelle se jouent nos étymologistes est étroite. Voici qu'elle

va s'agrandir, car nous avons à interroger le géant de la science scandinave, Olof Rudbeck.

Qu'est-ce qu'Åland? C'est *Atland* (la Suède) en miniature, c'est le théâtre choisi par Odin et les Ases pour y accomplir une partie de leurs exploits. Les Ålandais, ce sont les *Alains*, ce peuple si fameux dans l'histoire des migrations humaines.

Tel est l'avis d'Olof Rudbeck, et il prouve sa thèse à grand renfort de latin, de grec, de tudesque, de finnois, d'esthonien, d'hébreu, de gothique, etc. Quelle langue oserait refuser son témoignage au puissant investigateur?

Palmschöld se joint à Rudbeck; il affirme, comme lui, que les Ålandais sont identiques aux Alains. De plus, il les appelle *Albinos*, car ils naissent, dit-il, avec des cheveux blancs. Ici, toutefois, le docte érudit prévient qu'il ne faut pas prendre son assertion à la lettre; il sait bien que les Ålandais viennent au monde comme les autres hommes; il veut seulement exprimer par une métaphore l'état où ils se trouvent pendant l'hiver, lorsque la neige les a couverts de sa blanche draperie.

Je passerai sous silence la tentative qui a été faite de tirer Åland d'*Oland*, district de la province suédoise d'Upland, et réciproquement; cela n'a rien de curieux. Ce qui l'est davantage, ce sont les divers récits que les étymologistes ont cherché à grouper autour de leurs conjectures.

Hallborg retrouve dans l'archipel de Föglö (paroisse d'Âland) les îles *Oonæ* dont parlent Pomponius Méla et Pline l'Ancien. Il résulterait de là que les Âlandais ont vécu jadis d'œufs d'oiseaux et que, de temps en temps, lorsque l'occasion s'en présentait, ils ne mettaient aucun scrupule à se repaître de chair humaine.

L'évêque Bång dont il a déjà été question, non content de se livrer aux fantaisies étymologiques que nous connaissons, a eu encore l'incroyable idée de confondre les îles d'Âland avec la *Bjarmie*, ce grand pays célébré avec tant d'éclat par les *sagas* scandinaves. On ne saurait imaginer les tours de force auxquels il se livre pour soutenir cette opinion. Ainsi, les Bjarmiens avaient un temple consacré à *Jumala* (nom de la divinité chez les Finnois) qui était comme le centre de leur culte national. Bång retrouve ce temple dans la paroisse âlandaise de *Jomala*, et spécialement dans l'église de cette paroisse, qui, selon lui, occupe la place de l'antique sanctuaire païen. Un grand fleuve (la Dwina septentrionale) traversait la Bjarmie et alimentait son vaste commerce ; les sagas en parlent souvent. Où notre évêque cherchera-t-il ce fleuve? Dans un tout petit ruisseau qui coule près de l'église de Finström. Si vous lui demandez comment il a pu se faire qu'un filet d'eau de cette espèce ait porté les flottes nombreuses de marchands et de

pirates qui fréquentaient jadis les rivages de la Bjarmie, il vous répondra sans sourciller, qu'il ne voit à cela aucune impossibilité, attendu que rien n'empêche de comprendre sous le nom de ruisseau de Finström le golfe de Finlande tout entier. Qu'objecter à un tel système?

Je ne pousserai pas plus loin cette revue étymologique; je risquerais de me heurter à des singularités encore plus étranges que celles que je viens de signaler. Ce que j'ai dit suffit d'ailleurs à mon sujet. En exposant les recherches même bizarres dont le seul nom des îles d'Åland a été l'objet parmi les érudits, ne les aurai-je pas introduites dans l'histoire, n'aurai-je pas fait pressentir qu'il s'attache à elles un autre intérêt plus positif et plus sérieux?

CHAPITRE II.

Situation des îles d'Åland. — Leur nombre. — Leur population. — Leurs divisions ecclésiastique, administrative et judiciaire.

Les îles d'Åland sont situées dans la Baltique, à l'entrée du golfe de Bottnie, entre 59° 45′ et 60° 40′ latitude nord, et entre 36° 40′ et 39° 40′ longitude ouest. La partie de la Baltique qui les baigne au midi conserve son nom ; mais celle qui s'étend depuis le phare d'*Högsten* jusqu'à celui de *Lågskär* prend le nom de mer d'Åland, *Ålandshaf*. Entre les deux côtes opposées, c'est-à-dire entre *Grisslehamn* et *Eckerö*, cette mer a une largeur d'environ 65 kilomètres. Le *Skiftet*, détroit qui sépare les îles d'Åland du continent finlandais, est moins large : il compte 45 kilomètres au midi et se rétrécit vers le nord, en certains endroits, jusqu'à 6 ou 7 kilomètres. Quant au *Lappvesi* et au *Delet*, deux passes qui coulent entre les îles, je ne saurais en apprécier la largeur d'une manière absolue ; elle varie à l'infini suivant le nombre, l'étendue et la situation des îles que ces deux passes embrassent dans leur cours.

Les îles d'Åland couvrent une aire de 110 kilomètres carrés; on les compte par centaines dont quatre-vingts seulement sont habitées. La plus grande, appelée continent d'Åland, *Fasta Åland*, a environ 35 kilomètres de long sur 30 de large, et renferme les trois cinquièmes de la population totale du pays. Cette population qui s'élevait en 1845 à 15 530 habitants en comprend aujourd'hui un peu plus de 16000. On estime qu'elle augmente à peu près d'un septième tous les vingt ans.

Après la grande île, les plus importantes du groupe sont celles de *Lemland*, *Lumparland*, *Eckerö*, *Kumlinge*, *Wårdö*, *Brändö* et *Föglö*.

Une grande partie des îles d'Åland ont pour base un sol de granit rougeâtre à gros cubes où domine le feldspath émaillé de quartz. Longtemps on a douté des richesses minéralogiques de ce sol, mais la découverte récente de nombreux filons métalliques a fait songer à une exploitation qui, sans les événements actuels, serait déjà en pleine activité. Du reste le sol des îles d'Åland est en général mouvant et argileux et en certains endroits mêlé d'une terre glaise excessivement épaisse. Nombre de petits lacs y dorment çà et là ; mais, comme je l'ai dit plus haut, à peine y découvre-t-on une rivière.

Les îles d'Åland portent le titre de Comté; leurs armes consistent en un élan orné d'un collier, sur

champ d'azur. Le sceau officiel qui y est encore en usage représente le roi Olof le Saint assis sur son trône, la couronne en tête et tenant à la main la hache et le globe impérial. Ce sceau a pour légende ces cinq mots : *S. beati Olaws de Staozarswio. Staozarswio* est ici, dit-on, par suite d'une transposition de lettres, pour *Sotazarvio*, en suédois *Sotaskär* ou *Sotaskärsvik.* On sait que *Sotaskär* est le nom d'un château fort situé jadis aux environs de Stockholm et appartenant au pirate Sote. Ce pirate fut attaqué et vaincu par Olof le Saint, qui s'empara de sa propriété dont il se fit un nouveau titre héraldique.

A une époque reculée les îles d'Åland avaient leurs gouverneurs particuliers et faisaient partie du diocèse d'Upsal; aujourd'hui elles relèvent du gouvernement et du diocèse d'Åbo.

Sous le rapport ecclésiastique, elles forment huit paroisses et sept chapelles :

1° La paroisse de *Sund* qui embrasse toute la partie orientale du continent d'Åland, ainsi que la chapelle de *Wårdö* ou des îlots de *Sund ;*

2° La paroisse de *Saltvik*, au nord-est;

3° La paroisse de *Finström*, au nord-ouest, avec la chapelle de *Getha* ou *Geta ;*

4° La paroisse de *Hammarland*, à l'ouest, avec la chapelle d'*Eckerö ;*

5° La paroisse de *Jomala*, au sud ;

6° La paroisse de *Lemland*, avec la chapelle de *Lumparland*, au sud-est;

7° La paroisse de *Föglö*, avec les chapelles de *Kökar* et *Sottunga*, au sud-ouest;

8° La paroisse de *Kumlinge*, avec la chapelle de *Brändö*, à l'est.

Ces paroisses ou ces chapelles comprennent encore dans leur rayon respectif, outre les localités désignées, une foule d'îles ou d'îlots dont la nomenclature serait trop longue.

Cette organisation de l'Église luthérienne est précisément celle qui existe en Finlande. Cette Église ne compta pendant longtemps dans toute l'étendue du grand-duché que deux diocèses, celui de Borgå et celui d'Åbo, ce dernier avec le titre d'archevêché[1]. Depuis 1850 un troisième diocèse a été fondé à Kuopio.

Le diocèse finlandais se divise en doyennés (*prosterier*), en églises mères ou paroisses et en chapelles. Les doyens font partie du chapitre ou consistoire épiscopal, et sont préposés à la surveillance et à l'administration supérieure d'un certain nombre de paroisses; on les appelle aussi prêtres de district (*härads proster*). Les pasteurs de paroisses répondent à nos curés, les chapelains à nos desservants ou à nos vicaires.

1. L'évêché d'Åbo fut érigé en archevêché par l'empereur Alexandre, le 23 octobre 1817.

La plupart des paroisses sont desservies par un pasteur et un chapelain. Ce n'est que dans les paroisses très-populeuses qu'il peut y avoir un pasteur et deux chapelains, ou à défaut d'un second chapelain, un simple adjoint. Les pasteurs sont payés immédiatement par les paroisses, mais les honoraires de leurs chapelains et de leurs adjoints sont à leur charge.

L'empereur de Russie est le chef suprême de l'Église de Finlande : il nomme les évêques et les pasteurs de première classe, qu'il choisit parmi les trois candidats qui lui sont présentés. Les pasteurs de classe inférieure et les chapelains sont nommés par les paroisses. Rares sont les cas où les propriétaires nobles peuvent, de leur propre autorité, attacher des pasteurs aux églises de leurs domaines.

Les îles d'Åland forment un des dix districts ou bailliages (*Härader* ou *Fogderier*) du gouvernement d'Åbo.

Elles comprennent sous ce titre toutes les paroisses ou chapelles qui ont été énumérées plus haut, et sont administrées par un officier de la couronne appelé *Krono-fogde*, auquel est adjoint un scribe ou secrétaire (*Häradsskrifvare*). Cet officier qui, suivant l'usage du gouvernement russe, est presque toujours un militaire, a dans ses attributions tout ce qui concerne la police, l'ordre et

l'économie des localités de son ressort ; il y exerce le pouvoir exécutif et y perçoit les impôts ordinaires de la couronne.

Pour faciliter au *Krono-fogde* d'Åland l'accomplissement des devoirs de sa charge, son district est subdivisé en outre en neuf commissariats, placés chacun sous les ordres d'un juge ou sergent de bailliage (*Krono-länsman*). Les fonctions de cet employé ont une grande analogie avec celles de nos maires de village ou de nos commissaires de police.

Les commissariats du district d'Åland sont répartis ainsi qu'il suit :

1° Paroisse de *Sund* et chapelle de *Wårdö ;*

2° Paroisse de *Saltvik ;*

3° Paroisse de *Finström* et chapelle de *Getha ;*

4° Paroisse de *Hammarland ;*

5° Chapelle d'*Eckerö* ;

6° Paroisse de *Jomala ;*

7° Paroisse de *Lemland* et chapelle de *Lumparland* ;

8° Paroisse de *Föglö* et chapelle de *Sottunga* et de *Kökar* ;

9° Paroisse de *Kumlinge* et chapelle de *Brändö.*

Le district d'Åland constitue, sous le nom de *Domsaga*, un tribunal où le *Krono-fogde* juge en première instance les causes civiles et criminelles. Le *Krono-fogde* est accompagné d'un jury composé de douze membres pris parmi les paysans du district ; jury qui ne peut prévaloir contre lui qu'au-

tant qu'il est unanime ; ne lui donnât-il qu'une seule voix, elle suffirait pour faire triompher son opinion. Le *Krono-fogde* tient ordinairement ses assises deux fois l'année, mais il a le droit, en cas d'urgence, d'en ouvrir d'extraordinaires (*Urtima ting*).

Tous les jugements rendus par le *Krono-fogde* d'Åland, en matière criminelle, sont immédiatement soumis à la cour suprême (*Hoffrätt*) d'Åbo, dont la confirmation est nécessaire pour les rendre exécutoires.

Quant à ses jugements en matière civile, il est libre aux parties de les accepter comme définitifs; dans le cas contraire, elles en appellent au tribunal du *Lagman* (*Lagsaga*), lequel est ouvert, à cet effet, dans chaque district, une fois par an. La cour suprême d'Åbo compte dans son ressort trois tribunaux de Lagman; leur organisation est la même que celle des tribunaux de district, leur juge se trouve également, vis-à-vis du jury, dans une situation identique à celle du *Krono-fogde*.

Le code civil et criminel qui régit actuellement la Finlande, et par conséquent les îles d'Åland, est toujours celui qui, dans la diète de 1734, fut déclaré par Frédéric I[er] code du royaume de Suède, y compris tous les arrêts et ordonnances promulgués dans le même royaume jusqu'à l'année 1807. La réunion de la Finlande et des îles d'Åland à la Russie n'a

rien changé à cette législation, du moins quant à ses dispositions fondamentales.

Voici les peines qui y sont spécifiées : l'amende pécuniaire, les travaux forcés, la prison simple, la prison au pain et à l'eau, l'amende honorable ou pénitence publique, la privation des droits civiques, l'infamie, les châtiments corporels, la mort.

Cette dernière peine est appliquée au blasphème prémédité contre Dieu, à la sorcellerie, quand elle nuit à autrui dans sa vie ou dans ses biens, à la trahison, à l'injure contre l'empereur, l'impératrice, l'héritier présomptif, à la rébellion, aux faux monnayeurs, aux bigames, aux sodomistes, aux assassins.

Ne se croirait-on pas ici en plein moyen âge? Tel est, en effet, le sort des pays du Nord : ils ont marché moins vite que nous et ils ont conservé beaucoup de choses des temps passés. Du reste, ils atténuent singulièrement dans la pratique ce que leurs théories offrent de trop sévère. Ainsi, la peine de mort ne s'inflige plus en Finlande qu'à celui qui menace la paix de l'État, la sûreté du trône ou qui se rend coupable du crime de lèse-majesté. Dans tous les autres cas, les tribunaux prononcent, il est vrai, leurs sentences, mais cette sentence est commuée de droit par l'empereur, qui, depuis 1826, a remplacé le fer du bourreau par le travail des mines en Sibérie. Avant

de partir pour l'exil, le condamné subit un châtiment corporel, accomplit la pénitence publique et est dépouillé de tous ses droits de citoyen. D'après le décret de 1826, les hommes seuls sont passibles de l'exil en Sibérie ; un décret postérieur publié, si je ne me trompe, en 1849, y soumet aussi les femmes ; elles sont appliquées, aux lieux de déportation, à des travaux d'intérieur dans les fabriques et autres établissements de la couronne.

Il est fort rare que des habitants d'Åland soient traduits devant un tribunal pour un crime grave; leur moralité est, à ce point de vue, presque irréprochable; mais ils sont d'un caractère difficile, litigieux, et on les voit rarement manquer l'occasion de se jeter dans un procès.

Point de ville dans les îles d'Åland, seulement des villages, des hameaux ou des habitations isolées. Des bureaux de poste sont établis à *Skarpans* et à *Eckerö ;* cette dernière localité possède, en outre, ainsi que *Degerby*, un bureau de douanes. On trouve à *Godby*, dans la paroisse de *Finström*, un médecin de province (*provincial-Läkare*), un pharmacien et un lazaret bâti en 1846, et destiné à tous les malades du district.

Le territoire des îles d'Åland est divisé en une foule de propriétés plus ou moins étendues, qui appartiennent à des particuliers. On n'y rencontre que trois domaines appartenant à l'État : *Kastel-*

holm, dans la paroisse de *Sund; Grelsby*, dans la paroisse de *Finström*, et *Haga* dans celle de *Saltvik*. Ces domaines sont affermés, moyennant un droit annuel, à des paysans qui les font valoir pour leur propre compte, et les transmettent habituellement à leurs héritiers.

Bien que les parages d'Åland soient semés de récifs et d'écueils, il s'y trouve cependant plusieurs excellents mouillages, aux abords desquels, en temps ordinaire, s'élèvent des phares. Je citerai, entre autres, celui de *Ledsund*, et en général toute la partie qui s'étend du phare d'*Högsten* à celui de *Lågskär*. Quant aux détroits intérieurs : *Delet*, *Skiftet* ou *Lappvesi*, ils offrent aussi plus d'un refuge assuré; mais la difficulté d'y pénétrer est plus grande, surtout pour des bâtiments d'un fort tonnage; en certains endroits même, cette difficulté devient insurmontable. C'est assez dire qu'il n'est pas prudent de s'engager à travers les îles d'Åland sans le secours de pilotes expérimentés. Ces pilotes, du reste, sont nombreux sur les îles; ils y forment une sorte de compagnie qui a des lois, des règlements, et à la tête de laquelle est placé un inspecteur. Je dois ajouter que ces mêmes pilotes sont parfois excessivement âpres au gain, et que telle circonstance étant donnée, on ne saurait trop les tenir en défiance.

CHAPITRE III.

Manière de voyager dans les îles d'Åland. — Aventures personnelles.

On ne saurait rien imaginer de plus curieux, de plus séduisant qu'un voyage à travers les îles d'Åland pendant l'été. Le paysage est plein de mystères ; le soleil y verse, sans se fatiguer jamais, une lumière d'une douceur infinie. Ce n'est point l'astre qui nous éblouit et qui nous brûle au Midi, c'est une lampe enfermée dans un globe d'opale. En glissant en bateau le long des côtes, on se prend à rêver. Chaque île, chaque îlot forment autant de bouquets de verdure s'échappant d'un vase de granit. L'eau est calme et d'une limpidité mélancolique ; souvent elle s'enfonce dans des lointains sans fin, ou se déroule en spirales innombrables, visitant çà et là de charmantes retraites, et humectant discrètement les rochers rouges et les bruyères fleuries. Nulle autre voix que celle des bateliers chantant leur chant de mer, nul autre bruit que celui des filets que les pêcheurs lancent aux poissons. Parfois, vers le soir, l'horizon donne le spec-

tacle : on y voit surgir au loin tantôt de joyeuses villas, avec leurs vertes prairies, leurs frais ombrages, tantôt des châteaux féodaux avec leurs pontslevis, leurs tours, leurs bastions, leurs chevaliers bardés de fer, leurs gracieux pages, leurs superbes châtelaines; tantôt des villes entières, des villes que vous connaissez, des villes aussi que vous ne connaissez pas et que vous ne connaîtrez jamais. Puis un léger souffle fait frissonner l'atmosphère et soudain tout s'évanouit. C'est là ce qu'on appelle les ***Fata Morgana***. De toutes les localités du Nord, les îles d'Åland sont celles où ce phénomène météorologique se produit le plus souvent.

J'abrége cette description : aussi bien, l'été n'est pour nos îles qu'une saison parasite ; la saison qui leur est propre et où elles se montrent dans leur caractère vraiment original, c'est l'hiver. Pénétrons donc, pendant l'hiver, dans les îles d'Åland, et voyons comment, alors, on y voyage.

Je n'ai fait cette expérience personnellement qu'une seule fois, mais, certes, je ne l'oublierai jamais.

C'était au mois de janvier 1852 : j'étais à Stockholm depuis près d'un an, et je songeais à y attendre l'ouverture de la navigation pour me rendre à Saint-Pétersbourg, où m'appelait une mission du gouvernement. Des motifs qu'il est superflu d'énumérer ici me déterminèrent à précipiter mon dé-

part. Quelle route prendre ? A moins de faire le tour par la Laponie, ou de rebrousser en Allemagne pour de là remonter par les provinces baltiques ou par la Pologne, il n'en restait d'autre que celle des îles d'Åland. Je la choisis ; j'étais curieux de voir pendant l'hiver ce fantastique archipel qui m'avait déjà si fort intéressé pendant l'été.

Mon voyage, du reste, s'annonçait bien : j'emportais avec moi de bonnes fourrures, d'excellentes provisions de bouche, des renseignements et des conseils à discrétion ; et ce qui valait encore mieux que tout cela, le secrétaire de notre légation, M. de F***, homme d'esprit et de courage, devait m'accompagner.

Nous quittâmes Stockholm le 30 janvier à neuf heures du matin ; le même jour, un peu avant minuit, nous arrivions à Grisslehamn.

Partout obscurité et silence. On n'entendait au loin que les mugissements lugubres de la mer d'Åland dont les vagues se brisaient contre les rivages glacés.

Nous descendîmes à la hâte de notre calèche et nous entrâmes dans la maison de poste (*gästgifvare gård*). C'était la seule auberge du lieu. Nous nous y réchauffâmes tant bien que mal, nous prîmes notre thé et nous nous mîmes au lit.

Le lendemain, quand le jour parut, je me levai,

et laissant mon compagnon de voyage continuer son sommeil, je sortis pour voir le pays.

Sans trop savoir pourquoi, je m'étais figuré en partant de Stockholm que je trouverais dans Grisslehamn sinon une ville, du moins un grand village. Je me trompais. Une station de poste, la même qui nous servait d'auberge, un télégraphe, une caserne avec une garnison de trente soldats, douze vieux canons, cinq ou six magasins pour le service du port, quinze ou vingt cabanes de matelots ou de pêcheurs, une maison pour le commandant, renfermant en même temps le bureau de poste : voilà Grisslehamn. Tous ces bâtiments, dispersés çà et là, distraient à peine la vue des forêts, des rochers et de la mer qui forment non-seulement le fond, mais encore les seuls accidents curieux du tableau.

Quelle mer étrange que la mer d'Åland! Je montai sur une hauteur pour mieux l'embrasser : elle se déroulait au loin avec ses vagues tourmentées et d'une teinte verdâtre. Çà et là sur sa surface des masses compactes qu'on eût prises pour des îles flottantes, mais qui n'étaient en réalité que de gigantesques glaçons. Partout, sur ses bords des jets d'écume livide, des corbeaux, des pies et d'autres oiseaux au plumage lugubre, au vol silencieux; ces bords, du reste, dévastés comme par une tempête éternelle. Point de grands arbres : des sapins rabougris, des bouleaux sans feuilles, des blocs de

granit épars, et, au-dessus de cet horrible ensemble, un ciel noir roulant des nuages d'où tombait tantôt la pluie, tantôt la neige. Je descendis de mon rocher le cœur serré; je me demandais si nous oserions jamais affronter une pareille mer.

Il nous fallut attendre, pour cela, quatre jours, car le vent était contraire. Quatre jours, dans cette triste auberge de Grisslehamn! Enfin, le vent s'apaisa; il fit même place à une brise légère, qui, dégageant peu à peu les rivages de la mer d'Åland des glaces qui les bordaient, la rendit aussi libre qu'aux premiers jours d'automne. Un pareil phénomène, au mois de février, est rare dans ces parages. Il en résulta pour nous un grand avantage: c'est qu'au lieu de nous embarquer sur un simple bateau de pêcheur, comme cela se pratique ordinairement quand la mer est en partie fermée, nous pûmes fréter un petit yacht, et y joindre un équipage composé de quatre matelots et d'un pilote.

Nous partîmes le cœur joyeux. Le temps était calme, le froid tempéré, le ciel clair; la mer d'Åland ressemblait à un lac tranquille; mais chose singulière! sa surface n'empruntait aucun éclat à l'azur du ciel; elle était sombre et verdâtre comme auparavant.

Au bout d'une demi-heure, nous avions quitté la rade de Grisslehamn, et si nous fixions encore les yeux sur le toit de la station qui nous avait abrités,

ce n'était plus que comme le captif délivré qui contemple de loin les murs vides de sa prison.

Mais, tandis que nous poursuivions gaiement notre route, il se faisait peu à peu dans l'atmosphère une révolution terrible. La brise, qui jusqu'alors avait enflé doucement nos voiles, se changea en bourrasque, le ciel se couvrit de nuages, la neige tomba. Mon compagnon de voyage pâlissait à vue d'œil; lui qui, dans sa carrière vagabonde de diplomate, n'avait jamais eu le mal de mer, se sentit déchiré par d'atroces souffrances. Il disparut dans la cabine. Quant à moi, l'émotion morale me sauva du mal physique; mon estomac, bouleversé d'ordinaire au seul aspect des câbles d'un navire, tint bon.

Cependant, la tempête était déclarée; elle grandissait de minute en minute. Déjà l'on avait dû carguer en partie les voiles; car le vent était si violent qu'à chacun de ses coups notre bateau plongeait comme pour sombrer. La main ferme du pilote suffisait à peine à tenir le gouvernail; nous nous sentions aller à la dérive. J'interrogeais les matelots des yeux et de la voix, ils ne répondaient rien; mais leur figure pâle, leurs traits contractés exprimaient assez l'anxiété qui les tourmentait intérieurement.

En face de *Signilskär*, petite île située à environ 50 kilomètres de Grisslehamn, la tempête parut se

calmer. Nous entrions dans un archipel de rochers dont les mille sinuosités forment comme autant de baies abritées. Je repris courage. Du reste, le sang-froid qui m'avait un peu abandonné au début du gros temps, n'avait pas tardé à me revenir. J'étais convaincu du danger, mais je le dominais; j'avais même fini par faire de ses terribles phases un sujet de curieuses observations.

Au sortir des baies, nous retrouvâmes le vent. C'est alors surtout que la mer d'Åland nous fit sentir l'effroyable dureté de ses vagues. Ce n'est pas de l'eau que cette mer, c'est du granit. Sur le pont du yacht, que je n'avais pas quitté un seul instant, j'éprouvais les mêmes sensations que dans une voiture qui cahote à travers des rochers. Et puis, comme les vagues s'acharnaient contre nous! Nous les voyions arriver de loin, semblables à un cheval qui galope, s'élever tourbillonnantes au-dessus de nos têtes, et retomber ensuite de tout leur poids pour nous inonder de leur écume et nous abreuver de leur sel. Mon vêtement de fourrures était horriblement mouillé.

Enfin, peu à peu le calme revint. Nous touchions à *Eckerö*, la première des îles d'Åland faisant face à la Suède. Quel bonheur quand nous vîmes surgir à nos yeux sa maison de poste et sa maison de douane, magnifiques comme des palais! M. de F*** sortit de la cabine qui lui avait servi

d'hôpital pendant la traversée, heureux de pouvoir enfin saluer la terre. Mais ce n'était pas chose facile que de nous amarrer au rivage, car le port d'*Eckerö* était tout encombré par les glaces; nos matelots y employèrent plus d'une heure. Il nous fut même impossible de débarquer par la voie ordinaire; on dut nous tirer de notre yacht, à l'aide de cordes, comme des ballots de marchandises.

Eckerö n'a rien de curieux pour des voyageurs. Ce n'est qu'un hameau de quelques cabanes éparses sur des rocs de granit, entre lesquels les hôtels de la poste et de la douane s'élèvent comme deux chênes superbes au milieu d'agrestes broussailles.

Nous avions une lettre de recommandation pour le chef du bureau de la douane, M. Elfsberg; il était absent. Le maître de poste, M. Montgommery, s'offrit spontanément pour le remplacer, et nous invita à dîner. Cette invitation venait à propos, car la maigre pitance que nous eussions rencontrée chez les paysans d'*Eckerö*, n'eût guère suffi à réparer nos forces, si rudement éprouvées par les fatigues de la traversée.

Mon premier soin, en entrant dans une chambre chaude, fut de me dépouiller de mes fourrures et de les étendre devant le poêle pour les faire sécher. Hélas! il eût fallu pour cela beaucoup plus de temps que nous n'en avions à notre disposition. Une fourrure garde impitoyablement l'eau qui l'a une fois

pénétrée; si vous réussissez à l'en chasser, il ne vous reste entre les mains qu'une peau racornie, hérissée, qui ne reprendra sa forme première qu'après avoir passé de nouveau par l'atelier du préparateur. La femme du maître de poste vint, il est vrai, à mon secours, mais ce fut en pure perte; je dus remettre sur mes épaules, au moment du départ, une pelisse molle et chaude en apparence, mais qui cachait dans le secret de son tissu une humidité perfide dont je devais cruellement souffrir plus tard.

Le dîner qui nous fut servi chez M. Montgommery était simple mais confortable. Notre amphitryon l'assaisonnait d'ailleurs d'une conversation intéressante et de toasts répétés en l'honneur de notre voyage. Il nous parla longuement du trajet d'hiver de Suède en Finlande, par les îles d'Åland, des dangers qu'il présente, du petit nombre de voyageurs qui osent l'entreprendre.

A ce propos, le maître de poste nous raconta des choses fort curieuses du duc de Leuchtenberg, gendre de l'empereur de Russie. « Ce prince, dit-il, ayant été envoyé à Stockholm, pendant l'hiver de 1844, pour complimenter le roi Oscar, son beau-frère, sur son avénement au trône, trouva, à son retour, la mer d'Åland complétement gelée, et dut la traverser à pied. Qui sait si la maladie qui le force aujourd'hui à rechercher les chauds

climats du Portugal et de l'Égypte ne date pas de cet affreux voyage? » Cette maladie a fini par emporter le duc de Leuchtenberg; on sait qu'il est mort il y a deux ans.

Tandis que nous étions à table, les employés de la poste, auxquels M. Montgommery avait donné ses ordres, préparaient les équipages qui nous étaient nécessaires pour continuer notre route. Ces équipages avaient été l'objet d'une discussion préalable assez épineuse. Prendrions-nous des traîneaux ou des voitures? Les postillons chargés de nous conduire hésitaient : l'hiver avait été jusqu'alors si avare de neige, si capricieux, qu'il était difficile de pressentir au juste l'état des routes. D'ailleurs le ciel était gris, l'atmosphère épaisse, de gros flocons commençaient à tomber; au bout d'une heure tout pouvait être transformé. A tout hasard, nous nous décidâmes pour les traîneaux.

Le maître de poste approuva notre décision; il nous versa le coup de l'étrier, visa nos passe-ports et changea ce qui nous restait d'argent suédois contre de l'argent russe, seul en usage dans les îles d'Åland. Nous lui fîmes ensuite nos adieux et nous partîmes.

Quelle route étrange que celle qui s'ouvrit devant nous à notre sortie d'*Eckerö!* Nos postillons avaient bien raison de s'en défier; le traînage n'y était établi franchement nulle part. Nous glissions tantôt

sur une surface unie, tantôt sur du sable, sur de la boue gelée, sur des rochers nus ou des cailloux.

Cependant nous allions bon train et nous avions le cœur gai. Il nous semblait que la mer d'Åland, ce fatal Rubicon, étant franchie, nous étions maîtres de l'espace et que les distances allaient s'effacer devant nous. Aussi caressions-nous de préférence les impressions qui pouvaient entretenir notre bonne humeur. A l'entrée de chaque village, de chaque hameau que nous traversions, l'arbre de la Saint-Jean se dressait encore avec ses couronnes et ses festons jadis rayonnants d'éclat et de fraîcheur, maintenant flétris et décolorés. Au lieu de nous attrister du contraste de ces trophées de l'été avec la sombre nature de l'hiver, nous ne nous arrêtions qu'aux joyeux souvenirs qu'ils rappelaient. Si nos traîneaux venaient à verser, nous en riions à cœur-joie. Nous étourdissions nos postillons de questions; et il faut dire que leurs réponses nous secondaient à merveille dans la bonne envie que nous avions de nous divertir. J'avais en particulier dans le mien la langue la mieux pendue du pays. C'était une belle et forte fille, apôtre déclaré du célibat, qui avait éconduit plus de galants, disait-elle, que sa mère n'avait eu d'enfants. Or, à l'entendre, elle était née la dixième de la famille, ce qui ne l'empêchait pas de compter après elle un

frère et une sœur en bas âge. Ces nombreuses progénitures se rencontrent fréquemment dans les îles d'Åland et dans la Finlande.

Nous franchîmes de la sorte à peu près 15 kilomètres; déjà la nuit était close; mais une lune pleine et claire, une lune comme on n'en voit que dans le Nord, empêchait de regretter le jour. Nous arrivâmes sur les bords d'un lac; il était gelé, mais faiblement, et sa surface polie couverte d'une légère couche de neige.

Nos postillons arrêtèrent leurs chevaux et sautèrent à bas de leur siége.

« Messieurs, nous dirent-ils, il faut descendre ici, car nous ne saurions traverser le lac, chargés comme nous sommes. »

En même temps, nous vîmes accourir d'une maison voisine de jeunes garçons et de jeunes filles portant sur leurs épaules une demi-douzaine de brancards en forme de traîneaux, appelés en suédois *kälkar*. Ils y placèrent nos malles, nos sacs de nuit et nos autres effets de voyage, de manière à les charger chacun le moins possible.

Puis ils les firent glisser sur le lac; nos postillons les suivirent à distance, tirant leurs chevaux de toute la longueur de leurs brides; les chevaux, de leur côté, remorquaient lentement nos traîneaux vides, et nous fermions la marche à pied, en fumant nos cigares.

Parvenus à la rive opposée, les *kälkur* restituèrent leur fardeau aux traîneaux; nous reprîmes nos places et nous continuâmes à marcher. Ces évolutions se répétèrent plusieurs fois le long de la route; mais ce que j'en ai dit suffit; je n'y reviendrai pas.

D'*Eckerö* à *Haraldsby* la distance est d'environ 25 kilomètres. Nous y arrivâmes vers dix heures du soir. Les deux ou trois chambres dont se compose cette station de poste étaient pleines de monde; on y faisait un vacarme d'enfer. Il y avait là un marchand allemand venant de Saint-Pétersbourg, des facteurs ruraux et des paysans du lieu criant, gesticulant et buvant de l'eau-de-vie. La conversation roulait sur le déplorable état des chemins; chacun racontait les divers accidents dont il y avait été témoin; mais nul n'égalait le marchand allemand qui étourdissait toutes les oreilles du récit lugubre de ses souffrances personnelles.

Je demandai le livre de poste pour nous y inscrire[1].

A cette demande, un individu vêtu en soldat, qui

1. Dans les îles d'Åland, de même qu'en Suède et en Finlande, on trouve à chaque relais un livre ou journal dans lequel les voyageurs doivent inscrire leurs noms et qualités, le lieu d'où ils viennent et celui où ils vont, et le nombre de chevaux qu'ils prennent. Ce livre est renouvelé tous les mois et envoyé au gouverneur local.

semblait dormir dans un coin, se leva tout à coup et s'avança de notre côté.

« Messieurs, nous dit-il, êtes-vous les personnes que le général Bodisco de Stockholm a annoncées à son frère le colonel Bodisco, commandant de la forteresse de *Bomarsund?*

— Oui; le colonel est-il à *Skarpans?*

— Certainement, et il vous attend avec impatience; voilà quatre jours qu'il m'envoie tous les soirs au-devant de vous.

— Eh bien! veillez à ce qu'on nous relaye vite; nous partons à la minute. »

Skarpans est le second bureau de poste des îles d'*Åland;* il est situé à 45 kilomètres d'*Eckerö*, par conséquent à 110 kilomètres de *Grisslehamn*, ou de la côte de Suède. Sur ces 110 kilomètres, la mer d'Åland, comme nous l'avons vu, en prend 65. Près de *Skarpans* ou plutôt à *Skarpans* même, est la forteresse dite de *Bomarsund.*

Nous ne fîmes chez le colonel Bodisco qu'un court séjour qui nous suffit, toutefois, pour recueillir sur la place qu'il commandait tous les renseignements qui pouvaient nous intéresser.

Le colonel mit à notre disposition un petit pavillon détaché de son habitation principale qui lui servait de maison de bain. Cette habitation, construite en bois, à deux étages, est la plus belle, sans contredit, de tout *Skarpans* qui, du

reste, n'est qu'un village de cent feux tout au plus.

De *Skarpans* à la côte de Finlande notre voyage prit un caractère vraiment dramatique. Pour aider à en bien comprendre les détails, je rappellerai que l'archipel d'Åland se compose d'un immense groupe d'îles, séparées les unes des autres par des cours d'eau ou des détroits plus ou moins larges, et semées en outre à l'intérieur d'une quantité infinie de petits lacs. Quand l'hiver est rigoureux et constant, que la glace est profonde, rien de plus facile que de traverser les îles d'Åland. Le traîneau y vole partout avec la rapidité de l'éclair. Mais, quand l'hiver est mobile et inégal comme il l'a été en 1852, jusqu'à la fin de février, quand la température n'a pu se fixer à un degré quelconque, non-seulement dans le pays en général, mais qu'elle varie même de localité en localité, alors la traversée devient on ne peut plus chanceuse; mille accidents se préparent qui défient toute prévision. On ne sait plus ni quelle route on suivra, ni de quel équipage on se servira, ni combien de temps le voyage durera.

Après nous avoir fait servir un excellent déjeuner, le colonel Bodisco nous conduisit lui-même dans son propre traîneau jusqu'au détroit de *Bomarsund*, le premier que nous dussions traverser, en reprenant notre route. Nous pas-

sâmes devant les tours et les batteries de la forteresse salués par les sentinelles et par les soldats qui en formaient la garnison.

Arrivés sur les bords du détroit, nous y trouvâmes nos traîneaux et nos bagages que le maître de poste de *Skarpans* avait eu l'obligeance d'envoyer en avant. Là aussi, nous attendaient les dix *Rotkarlar* ou guides que nous avions enrôlés pour la route, ainsi que le courrier chargé du transport des lettres de Suède en Finlande, lequel avait ordre de ne pas nous quitter un seul instant et de nous prêter son assistance personnelle et celle de ses hommes dans toutes les circonstances périlleuses. Tout ce monde, nous compris, formait une caravane de vingt-cinq personnes, servie par six chevaux et autant de traîneaux.

Ici qu'on me permette de reproduire quelques pages d'un livre où j'ai déjà raconté mon voyage d'Åland[1] et auquel je me permettrai de renvoyer le lecteur qui tiendrait à certains autres détails dont je m'abstiendrai ici.

« Aussi loin que portait la vue, une plaine de glace se déroulait tantôt unie, tantôt hérissée d'aspérités, ou encombrée de masses de neige que l'ouragan avait entassées. D'espace en espace, des

1. *Études sur la Russie et le nord de l'Europe*. Paris, Amyot, 1853.

rochers nus, des oasis de sapins et de bouleaux, des crevasses profondes d'où jaillissaient par moment des flots d'onde amère. Une épaisse vapeur enveloppait toute cette plaine de ses crêpes funèbres, à travers lesquels le soleil apparaissait pâle comme la lampe d'un tombeau.

« Il était dix heures du matin. Nous nous mîmes en route, deux guides en avant, les autres conduisant nos chevaux ou poussant nos traîneaux.

« Vers midi, le ciel s'éclaircit : nous touchions au hameau de *Wargata* situé en face et à 7 kilomètres de *Skarpans*. De là nous pûmes observer l'admirable position de la forteresse de *Bomarsund;* j'en reparlerai plus tard. Quand nous fûmes engagés un peu avant dans le détroit, la glace, d'abord unie et solide commença, à s'accidenter et à mollir. Il fallut alors quitter la route directe, et s'aventurer à travers mille détours.

« L'Italien Acerbi qui a fait une partie du voyage que je raconte à la fin du siècle dernier, dit des choses merveilleuses des chevaux d'Åland. A l'en croire, il s'en trouvait souvent qui, saisis d'épouvante à la vue des pelisses de loup ou d'ours qui le couvraient lui et ses compagnons, entraient tout à coup en fureur, prenaient le mors aux dents, secouaient frénétiquement leurs harnais et finissaient par s'échapper en bondissant, à travers l'immensité des glaces, emportant avec eux leur maître au

désespoir qui s'était suspendu à leur bride ou à leur crinière. Le seul moyen, ajoute Acerbi, de prévenir ces désagréments était de bander les yeux aux chevaux.

« J'avoue que durant tout le trajet des îles d'Åland je n'ai rien vu de semblable. Il paraît que depuis Acerbi, les chevaux de ce pays ont beaucoup perdu de leur feu; ils se sont du moins complétement familiarisés avec les vêtements d'hiver des voyageurs. Mais ce qui me paraissait infiniment plus curieux, c'est l'admirable instinct que ces animaux déploient sur les glaces. Rarement, de prime abord, ils s'y lancent au galop. Ils veulent auparavant, ce semble, en mesurer la solidité; et quand rassurés, sous ce rapport, ils suivent l'élan qui leur est imprimé, si, tout à coup, la glace vient à faiblir, on les sent peu à peu ralentir le pas, quelquefois même s'arrêter brusquement, sans qu'il y ait moyen de les faire passer outre.

« Nous nous arrêtâmes à *Wargata*, dans la maison d'un paysan qui tient lieu en même temps d'auberge et de relais de poste. On nous y servit du lait, des œufs et du beurre, le tout excellent. C'était une bonne fortune pour notre estomac, dont la course du matin avait si vivement aiguisé l'appétit.

« Tandis que nous mangions, et qu'à la flamme d'un vaste foyer j'essayais de faire sécher ma pelisse, toujours humide, notre hôte et ses enfants entraient

successivement dans notre chambre pour nous souhaiter la bienvenue. C'est toujours chose curieuse pour les Âlandais que des voyageurs traversant leur pays pendant l'hiver.

« Après le déjeuner nous nous disposâmes à quitter *Wargata* pour nous enfoncer dans l'intérieur des îles. De nouveaux chevaux, attelés à de nouveaux traîneaux, nous attendaient à la porte de la station. Quels traîneaux! vieilles caisses de sapin oblongues et peu profondes, fixées sur un brancard auquel étaient adaptées deux longues gaules en guise de timons. Excellents véhicules, du reste, eu égard aux routes que nous avions à parcourir. Des équipages élégants et commodes nous eussent été de peu d'utilité. Ce qu'il nous fallait avant tout, c'était quelque chose de solide et que le premier paysan venu pût, au besoin, réparer ou même remplacer.

« Nous franchîmes sans accident plusieurs petits bois, coupés de distance en distance par des marais et des lacs durcis par les gelées et couverts de neige.

« Au bout d'une heure nos guides firent halte.

« Nous étions devant une maison.

« Je crus qu'on allait changer de chevaux; et comme le temps s'était tellement radouci que nous nous trouvions en plein dégel, j'aimai mieux attendre dans mon traîneau la fin du relais que d'en descendre pour patauger dans la neige fondue.

« Un quart d'heure s'écoula.

« Je vis notre courrier qui enlevait paisiblement, et sans rien dire, de son traîneau, le grand sac de cuir où étaient renfermées ses lettres.

« Eh bien! lui criai-je impatienté, nous ne partons donc pas?

« — Impossible!

« — Comment, impossible!

« — Oui, les *rotkarlar* disent qu'il est imprudent de s'aventurer sur la mer avant de savoir où en est la glace.

« — La mer est donc près d'ici?

« — Tout près.

« J'eus beau insister pour partir; les *rotkarlar* tinrent bon; il fallut céder.

« La maison où nous descendîmes appartenait à un riche paysan. C'est du moins ce que nous affirmèrent nos gens, car rien de ce qui s'offrait à nos yeux ne nous l'annonçait. Ce n'est guère que dans les villages de France et d'Allemagne que la bonne mine et le confortable des habitations témoignent de l'aisance de leurs propriétaires. A défaut d'éclat extérieur nous trouvâmes chez notre paysan (moyennant finances, toutefois) une cordiale hospitalité. Il était là dans une grande salle, entouré de ses nombreux enfants. Chacun vaquait à quelque travail. Les garçons faisaient du filet, les filles tissaient le chanvre. Deux marmots en chemise gambadaient

autour de l'âtre flamboyant. Le grand-père lisait la Bible dans un coin, tandis que la grand'mère, vieille de cent ans, comme on en rencontre beaucoup dans les îles d'Åland, achevait ses derniers jours et, peut-être ses dernières heures, dans un lit placé, suivant l'usage du pays, sur la plate-forme de briques qui couronne le grand poêle de famille.

« Nous fûmes accueillis par tout ce monde avec une certaine bienveillance mêlée de timidité.

« Je demandai à notre hôte s'il pouvait nous donner une chambre à part. Il réfléchit un instant. Je le regardais avec anxiété, car il m'était arrivé tant de fois dans mes voyages de Finlande de faire chambre commune avec des familles entières, et quelles familles! que la crainte d'être soumis de nouveau à une pareille épreuve me tourmentait vivement. Enfin, sans nous répondre un seul mot, notre hôte nous fit signe de le suivre. Il nous conduisit dans une chambre étroite à laquelle servait de vestibule une vaste pièce remplie de filets, d'avirons, de débris de bateaux ou d'autres objets à l'usage des pêcheurs. Telle est, en effet, la vie des habitants d'Åland : pendant l'été, pêchant, naviguant, pendant l'hiver, radoubant leurs bateaux et réparant leurs filets.

« La chambre qui nous était dévolue avait un mobilier plus que simple : une table, deux chaises,

deux bancs servant de lits, le tout en bois de sapin façonné avec la hache, et un poêle en briques grossièrement construit. Le jour y pénétrait par des lucarnes vitrées, donnant, l'une sur la mer, l'autre sur une cour où grognaient de maigres cochons au poil hérissé, et où un jeune garçon fendait à coups de hache des troncs d'arbres encore verts pour le chauffage de la maison.

« Quand nous eûmes pris possession de ce singulier domicile, M. de F*** qui portait fort loin le génie de l'installation, se mit à couvrir les murs de clous, puis à y suspendre nos pelisses, nos sacs de nuit, nos casquettes, nos cache-nez, nos grosses bottes fourrées : c'était un vrai bazar de voyage.

« M. de F*** étendit ensuite son châle sur son lit et se coucha.

« C'est vraiment une chose précieuse en voyage qu'un châle. M. de F*** me le prouvait à chaque instant. Un châle sert à toute fin. Déplié, c'est un tapis de table, une couverture de lit, une housse de cheval, un peignoir ou une robe de chambre, un rideau contre l'orage, un voile contre le soleil; plié en deux, c'est une écharpe pour les épaules, un tapis chaud pour les genoux; en quatre ou en huit, un oreiller, un coussin, une chancelière. Un châle! n'en fait-on pas aussi une cravate, un cache-nez, un bonnet, un turban, que sais-je? Et

si le voyageur vient à mourir, il est là, enfin, pour lui servir de linceul.

« Je fis appeler notre courrier.

« — Où sommes-nous? lui demandai-je.

« — A *Grundsunda.*

« — Un gros village!

« — Oh! non, monsieur, un petit hameau de « trois ou quatre maisons dont vous habitez la « meilleure.

« — En ce cas, il n'y a rien ici d'assez attrayant « pour nous retenir. Nous partirons le plus vite « possible, entendez-vous. »

« Le courrier s'inclina.

« En même temps, le maître de la maison entra dans notre chambre.

« — Messieurs, nous dit-il, mes garçons vont « aller à la mer pour sonder la glace, n'avez-vous « rien à leur recommander?

« — Dites-leur qu'ils se hâtent et surtout qu'ils « nous rapportent bonne réponse; il faut absolu- « ment que nous partions. »

Au bout de deux heures les fils du paysan étaient de retour. Une vingtaine d'hommes qu'ils avaient enrôlés à notre intention, et qu'ils nous imposèrent bon gré mal gré, les accompagnaient. Tous déclarèrent que la glace était légère, mais qu'à la rigueur on pourrait en tenter le passage dès le lendemain.

Quelques centaines de pas seulement séparent *Grundsunda* de la mer, ou plutôt du détroit qu'on appelle *Delet*. Mais le chemin était abominable; il passait par un petit bois inculte où l'on ne rencontrait que blocs de granit ou de glaces, tas de neige, vieux troncs d'arbres déracinés. Il nous fallut bien deux heures avec nos hommes, nos chevaux et nos traîneaux, pour faire ce trajet. Du reste, beau temps, soleil splendide, dégel continu. Nos *rotkarlar* avaient pour chef le fils aîné de notre hôte de *Grundsunda*, jeune homme plein de gaieté et d'entrain. Il portait une casaque de laine blanche serrée autour des reins avec une ceinture de cuir, une chemise rouge, un pantalon de gros drap gris, des bottes de chasse à hautes tiges, et une sorte de casquette en peau de loup dont les bords retombaient sur les oreilles en longues pattes fauves et velues. Costume pittoresque qui distingue généralement les paysans d'Åland et de Finlande pendant la saison d'hiver.

Cependant le détroit approchait. Nous le sentions à l'air qui fraîchissait et à la vapeur qui commençait à nous envelopper. Mais à peine eûmes-nous franchi les rochers qui bordaient le rivage et fait quelques pas sur l'onde solide, que des craquements multipliés nous avertirent du peu de consistance de la glace. Il fallut renvoyer les chevaux qui tiraient nos traîneaux et les remplacer par des

hommes. Au bout d'un quart d'heure, nous fûmes obligés nous-mêmes de descendre et de suivre à pied. Quel début effrayant! Le danger ne fit que s'accroître au fur et à mesure que nous avancions. C'est en vain que nos guides, armés de lourdes sondes en fer, s'aventuraient à travers mille détours, cherchant des passages plus sûrs, partout la glace cédait. Enfin un immense craquement se fit entendre ; l'abîme s'ouvrit, et nous vîmes à dix pas devant nous l'onde verdâtre s'élancer en bouillonnant. Nous nous repliâmes vivement en arrière.

Quel parti prendre? Le courrier opina pour retourner à *Grundsunda*. Je m'y opposai énergiquement.

C'était un être singulier que ce courrier. Marié depuis quelques jours seulement, il avait laissé sa femme à *Eckerö*, lieu de sa résidence; mais au lieu de redoubler d'activité dans son service afin de la revoir plus tôt, il se traînait languissamment d'étape en étape, maudissant chaque morceau de route qui l'éloignait de sa moitié. Nos *rotkarlar* ne lui épargnaient pas les plaisanteries ; ils se riaient de ses avis, surtout quand ils étaient en contradiction avec les nôtres. C'est qu'aussi nous payions, nous, et largement, tandis que le courrier n'avait pas même de pourboire à donner. Les Âlandais sont obligés de fournir un certain nombre d'hom-

mes par *hemman* (propriété rurale), pendant l'hiver, pour le service de la poste.

Donc, il fut décidé que l'on ne rebrousserait chemin que de quelques centaines de pas, puis qu'on se dirigerait par une autre route jusqu'au village de *Bergen*, où l'on passerait la nuit. Ce n'était certes pas là une grande avance, puisque de l'endroit où nous étions jusqu'à *Bergen*, il n'y avait guère que dix kilomètres; mais, enfin, cela valait toujours mieux que de retourner sur nos pas.

Ici notre voyage tourna tout à fait au fantastique. Nous nous enfonçâmes dans des gorges larges et profondes, où de gros nuages, qui s'étaient élevés tout à coup, ne laissaient pénétrer qu'une lumière assombrie : bien qu'il fût à peine midi, on eût dit être à huit heures du soir. Et quelle glace que celle que nous avions sous les pieds! Tourmentée, au moment de sa formation par des vents toujours furieux, elle n'offrait dans toute son étendue qu'une succession de vagues solides dont les intervalles étaient encombrés de tas de neige que le dégel de la veille, continué pendant la nuit, avait transformés en épaisses flaques d'eau. On y voyait aussi de petits blocs aigus serrés les uns contre les autres, comme des pavés; des plaques rondes amoncelées en piles comme des assiettes; enfin, le long des côtes, des masses

gigantesques tellement coupées et bouleversées qu'on eût dit des carrières de marbre blanc en exploitation.

« Deux de nos hommes marchaient en avant armés de leurs sondes de fer. Les autres suivaient lentement portant nos bagages ou attelés à nos traîneaux *vides*, que dans les endroits plus difficiles, nous devions encore pousser par derrière. A chaque instant, les sondeurs criaient *Stop!* (halte !) Et l'on faisait halte jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé une ligne plus ferme.

« Cependant les ténèbres s'épaississaient de plus en plus, la neige et la pluie tombaient tour à tour, un vent glacial répercuté par les rocs de granit et les forêts de sapins qui nous environnaient, nous chassait au visage des débris de glaçons et s'engouffrait dans nos pelisses. Ce n'était plus un voyage, c'était une lutte affreuse contre les éléments.

« Cette lutte dura trois heures. Nous mourions de fatigue et de faim. Or *Bergen* était loin encore. Un rocher formant caverne se présenta heureusement devant nous. Nous y cherchâmes un abri; et là, assis sur nos malles, c'est-à-dire sur des blocs de glace, car la neige, la pluie et le froid combinés les avaient rendues telles, nous attendîmes en mangeant que l'orage se fût un peu calmé. Hélas! de toutes les excellentes provisions

dont notre ami, le baron de Wahrendorff, cet homme si agréable, ce gourmet si délicat, nous avait pourvus à notre départ de Stockholm, de toutes ces provisions, il ne nous restait qu'un morceau de pain, deux pommes et deux verres de cognac. Nous en fîmes deux parts que nous dévorâmes avec une incroyable avidité. Ce triste repas nous fit l'effet d'un succulent festin; il nous redonna force et courage.

« Le temps avait repris sa sérénité quand nous arrivâmes à *Bergen;* mais il était fort tard; la lune brillait déjà à l'horizon. Nos *rotkarlar* nous introduisirent dans une misérable cabane de pêcheurs, où l'on mit à notre disposition un réduit ouvert à tous les vents, garni d'une vieille table boiteuse, d'un escabeau et d'un grabat formé d'un grand coffre en bois rempli de paille.

« C'était presque nous inviter à ne pas dormir. Je sortis, en effet, enveloppé de mes fourrures, pour voir le pays.

« Le hameau de *Bergen* est un peu plus considérable que celui de *Grundsunda*, mais il est moins heureusement situé : il couvre une colline escarpée, où les maisons sont tellement enclavées entre les arbres et les rochers qu'il est difficile de les distinguer à distance, surtout lorsqu'une neige abondante a enveloppé toute la masse de son voile uniforme.

« Cet usage d'habiter sur les hauteurs, familier aux Ålandais, leur vient, sans doute, des Finnois. Ces peuples simples et spiritualistes s'étaient épris des montagnes; ils y trouvaient, au lieu des aliments matériels que leur offrait la plaine, des inspirations naïves qui les rapprochaient du ciel et les rendaient plus aptes à comprendre les œuvres de Dieu. Encore aujourd'hui, la Finlande garde des traces de ces mœurs antiques; en certains endroits surtout, il est difficile d'y rencontrer une hauteur qui ne soit couronnée de quelque habitation.

« L'aspect de *Bergen*, tel que l'avait fait l'hiver, était étrange. On se demandait s'il était bien possible que ces maisons de bois, plantées dans le roc et presque ensevelies sous la neige, servissent de demeure à des créatures humaines. Il en était ainsi pourtant, et vraiment les gens de *Bergen* n'avaient pas l'air de s'en plaindre. Une résignation immense distingue tous ces habitants des durs climats. Obligés qu'ils sont de lutter sans cesse contre une nature inexorable, ils se familiarisent nécessairement avec leur destinée; leur âme n'éprouve pas même la velléité du murmure. Du reste, il est rare que le désir excède chez eux la limite du besoin. Or, si pauvre, si désolé que soit le pays qu'ils habitent, ils y trouvent toujours de quoi le satisfaire[1]. »

1. Voy. mes *Études de la Russie*. — Amyot, rue de la Paix.

Cependant le jour s'était levé, et déjà je m'acheminais en compagnie de M. de F*** et entouré de nos hommes, vers les nouveaux détroits qui se trouvent au delà de *Bergen*.

Après trois heures de marche, nous arrivâmes au pied d'une montagne assez élevée et couverte d'une neige profonde.

« — Messieurs, dit un de nos hommes, nous allons traverser cette montagne, après quoi nous rencontrerons un large détroit ouvert que nous passerons en bateau.

« — Un détroit ouvert! m'écriai-je étonné.

« — Oui, car de tous les détroits d'Âland c'est celui qui gèle le dernier, et jusqu'à présent l'hiver a été si doux que cela n'est pas encore fait. »

Nous commençâmes à monter, mais la neige était si épaisse, si épaisse, que nous n'avancions qu'à grand'peine. Enfin, je tombai dans un trou assez profond, d'où je ne pus sortir qu'en faisant déblayer la neige. On m'attacha alors autour du corps une longue corde que deux de nos hommes prirent chacun par un bout, s'attelant ainsi littéralement à ma personne. De cette manière j'arrivai au sommet de la montagne. M. de F*** plus alerte que moi, m'y attendait déjà avec le reste de notre caravane.

« — Eh! bien, dis-je, en jetant les regards autour de moi, où est donc le détroit?

« — Derrière cette autre montagne. »

En effet, une seconde montagne se dressait devant nous. Nous la franchîmes avec un peu moins de difficulté que la première ; et, comme nous l'avaient annoncé les *rotkarlar*, nous nous trouvâmes sur le bord d'un détroit.

Mais comment le traverser ? Aucune barque devant nous ; et supposé qu'il en vînt une de l'autre bord, le moyen d'arriver jusqu'à elle ? Le débarcadère de glace presque flottante, qui s'étendait fort avant dans l'eau vive, tiendrait-il bien sous nos pieds ? Tandis que nous cherchions à résoudre ce problème, nos hommes s'éloignèrent ; nous en profitâmes pour prendre un peu de repos. J'étais si fatigué que je m'assoupis au milieu de ce désert, appuyé contre un vieux tronc d'arbre déraciné. M. de F*** me secoua vivement par le bras et me proposa de manger quelque chose. J'acceptai. Mais c'est en vain, cette fois, que nous ouvrîmes notre boîte aux provisions ; elles étaient épuisées. Nous dûmes nous contenter d'un morceau de pain noir et d'un verre d'eau-de-vie de grain empruntés à la besace de nos guides.

Tout à coup, dans la direction d'une petite colline qui s'élevait à environ cinq cents pas derrière nous, de grands cris se firent entendre. Nous nous retournâmes et nous vîmes ces mêmes guides en déboucher tous ensemble, traînant après eux, au

pas de course, une masse longue et noire que nous reconnûmes bientôt pour être un bateau.

En un instant nos effets y furent placés, et nous y fûmes installés nous-mêmes avec quatre matelots et un pilote. Puis, réunissant toutes leurs forces, les *rotkarlar* nous lancèrent dans le détroit à travers les glaces qui craquaient et s'abîmaient sur notre passage.

Nous naviguâmes pendant près de deux heures au milieu d'une eau aussi calme, aussi limpide que celle d'un lac un beau soir d'été. Le vent était si faible que nos matelots, laissant dormir les voiles, ne nous faisaient avancer qu'à coups de rames.

Mais voici que peu à peu ce vent prit de la force; d'énormes glaçons vinrent flotter autour de nous. En certains endroits même ces glaçons étaient tellement rapprochés les uns des autres qu'ils formaient comme une vaste digue que nous ne pouvions franchir qu'en la brisant. Vis-à-vis d'un village appelé *Mötsaga*, où le courrier qui nous accompagnait devait prendre des lettres, notre position devint encore plus critique. Le village n'était qu'à trente pas; il fallut lutter plus d'une heure avant d'y aborder. Plus tard, quand la nuit tombait, le détroit nous présenta d'autres phénomènes. Ce n'était point de la glace, c'était de la pâte, mais une pâte épaisse, gluante, dernière condition de l'eau avant d'être solidifiée par la gelée. Comment

naviguer à travers un pareil milieu? Nos gens demandèrent grâce. « Si nous continuons seulement une heure, avec le froid qu'il fait, disaient-ils, nous serons pris infailliblement entre les glaces. » Nous tournâmes donc droit au rivage, et nous abordâmes en face d'un petit endroit habité, nommé *Seglinge.*

La maison dans laquelle on nous conduisit était à peu près semblable à celle de *Grundsunda;* elle était également occupée par une nombreuse famille; mais l'aisance était loin d'y être aussi marquée. Chose incroyable! le bois, le gros bois y faisait complétement défaut; on ne s'y chauffait qu'avec des branches sèches et des broussailles. Ceci nous porta à ne point déserter la chambre commune; l'âtre ouvert y montrait du moins une flamme réjouissante, tandis que le poêle glacé de la pièce qui nous fut affectée dévorait sans résultat le combustible dérisoire que l'on s'efforçait d'y entasser. Il eût fallu toute la nuit pour le dégourdir un peu.

Je m'approchai de la maîtresse de la maison, et lui demandai ce qu'elle pouvait nous donner à manger.

Elle ouvrit de grands yeux.

« — Comment donc, lui dis-je, est-ce qu'on ne mange pas ici?

— Pardon! mais.....

— Avez-vous des œufs?

— Non.

— Avez-vous de la viande?

— Non.

— Du poisson ?

— Oui, quelques perches, pêchées de ce matin et du *strömming* (sorte de petit hareng salé).

— Et des légumes?

— Des choux et des pommes de terre.

— Très-bien. »

Il eût fallu une science culinaire peu commune pour réussir à composer avec de tels éléments un repas de quelque valeur. Cependant, sur mes indications et avec mon aide, notre hôtesse ne tarda pas à nous servir une sorte de brouet au poisson, flanqué d'une pyramide de choux et de pommes de terre; elle y joignit même un morceau de beurre salé qu'elle tira mystérieusement du fond d'une armoire où elle le tenait caché comme un trésor. C'était peu distingué, mais l'appétit y suppléa. Nous soupâmes bien et nous demandâmes des lits.

Des lits! il n'y avait dans la maison ni couchettes, ni matelas, ni paillasses, seulement quelques grossières couvertures en lambeaux. Mais les Ålandais sont ingénieux : on étendit sur les deux bancs qui formaient le principal ameublement de notre chambre tout ce que la famille possédait de hardes libres, on les recouvrit d'un grand drap, et l'on nous souhaita bonne nuit. Un marchand

d'habits galons, auquel on eût volé ses literies, n'eût certainement rien imaginé de mieux pour y suppléer.

Notre sommeil n'en fut pas moins profond. Vers l'aube naissante, un grand bruit qui se faisait à notre porte me réveilla en sursaut. Je me levai, m'enveloppai de ma pelisse et courus ouvrir. C'était une grosse fille à la taille géante, à la figure de Cosaque, qui luttait à coups de pieds et de poings contre nos cinq hommes, que des libations d'eau-de-vie prolongées pendant toute la nuit avaient mis en gaieté.

Mon apparition mit fin au combat : la Vénus se sauva dans sa cuisine, et les prétendants, ôtant leur casquette, s'approchèrent de moi, me demandant à quelle heure nous comptions partir. « Nous avons ici, ajoutèrent-ils, tous les *rotkarlar* dont vous avez besoin. »

Je leur donnai mes ordres, et rentrai pour prévenir mon compagnon de voyage.

Au bout d'un quart d'heure, nous étions sur la route de *Kumlinge*.

Ce village, situé à 25 kilomètres de *Wargata*, n'avait rien de commun avec les misérables localités à travers lesquelles nos *rotkarlar* nous traînaient depuis quatre ou cinq jours. Nous y trouvâmes une station assez confortable, où une femme à la mine avenante nous servit un café

brésilien qui ne péchait que par excès d'arome. Nos hommes nous demandèrent si nous voulions les garder encore à notre service. Le chef de la station nous fit un signe qui voulait dire : « N'acceptez pas, ils vous trompent. » En effet, nous ne tardâmes pas à nous convaincre que les guides que nous avions pris à *Grundsunda* n'étaient que de rusés exploiteurs. La plupart des détours dans lesquels ils nous avaient engagés étaient inutiles; mais ils faisaient de notre bourse leur vache à lait, ce qui explique pourquoi ils cherchaient à nous tenir le plus longtemps possible sous leurs griffes.

Nous avisâmes donc à former une nouvelle caravane ; le chef de la station de *Kumlinge* se mit lui-même à sa tête, et nous partîmes.

Nos premiers pas furent alertes et joyeux. Nous foulions la terre ferme; nos chevaux galopaient. Arrivés sur les glaces, notre élan grandit encore. C'est que ces glaces étaient anciennes; on y marchait ferme et sûr. Mais tout à coup la physionomie de nos hommes se rembrunit; à leurs gais propos succéda un morne silence.

« — Qu'avez-vous donc? leur dis-je; le chemin ne sera-t-il pas toujours aussi beau? »

Alors, le chef de la troupe nous montrant au loin devant nous une vaste surface blanche comme l'acier :

« — Voyez-vous ce détroit (*le Skiftet*)! nous l'avons

traversé hier en bateau ; le voilà gelé maintenant ; mais qui sait si cette glace d'un jour tiendra?

« — Il faut en faire l'épreuve, » répondis-je d'un ton résolu.

Au bout de quelques minutes, nous arrivions sur la glace désignée, glace toute différente de celle que nous avions vue jusqu'alors. Comme elle s'était formée par un temps calme, et qu'aucun orage n'avait encore passé sur elle, elle était aussi polie qu'un miroir. Pas le moindre pli n'en troublait l'harmonie, pas le moindre flocon de neige n'en ternissait l'éclat. Mais cette glace si belle à voir n'en était que plus dangereuse à affronter. Chaque coup de sonde en brisait la croûte et en faisait jaillir l'eau. Avant de nous engager plus avant, nous nous arrêtâmes pour tenir conseil.

Divers moyens furent suggérés. Ceux-ci proposaient d'aller chercher des bateaux à glace (*isbâtar*), c'est-à-dire de ces bateaux à double fin qui glissent sur la glace comme des traîneaux tant qu'elle est solide, et qui flottent sur l'eau dès que la glace, venant à crever, elle remonte à la surface; ceux-là demandaient une longue corde que chacun tiendrait à la main en marchant, afin que celui sous les pieds duquel la glace fléchirait fût aussitôt soutenu par les autres; enfin, il y en eut qui conseillèrent de se coucher à plat ventre sur une planche, et de se faire ainsi glisser à l'aide des mains armées

de crochets ou de couteaux. Tous ces moyens sont également en usage chez les Ålandais, suivant l'occasion, dans les voyages d'hiver; mais les appareils nous manquaient; il eût fallu perdre beaucoup de temps pour se les procurer; nous résolûmes donc de ne rien changer au mode de locomotion que nous avions employé jusqu'alors; nous redoublâmes seulement de circonspection et de prudence.

Nous voilà donc définitivement engagés sur cette glace née de la veille. Décrire les émotions qui nous agitaient serait impossible. Il fallait, je ne dirai pas marcher mais traîner les pieds, tant la surface était glissante. Le moindre mouvement à droite ou à gauche pouvait causer une chute et ouvrir l'abîme. Et pourtant quelle difficulté de conserver son aplomb! La glace ondulait comme une vague. Chaque coup lointain des sondeurs nous faisait tressaillir comme d'un frémissement électrique. Quatre fois, j'ai senti la glace fuir sous mes pieds. Et quand je mesurais ce vaste espace qui s'étendait autour de nous, quand je pensais qu'il pouvait suffire d'une seule secousse, d'un seul faux pas peut-être, pour y déterminer une crevasse qui eût emporté en une minute la masse glacée tout entière, oh! alors, je me prenais à regretter nos ennuis de Grisslehamn, notre tempête de la mer d'Åland, nos montagnes de neige, toutes les hor-

reurs dont nous avions pourtant si cruellement souffert.

Quatre heures s'étaient déjà écoulées depuis que nous avions entrepris cet effrayant voyage.

« — *Stop!* » crièrent nos sondeurs.

Et soudain tous nos hommes de s'arrêter ; puis de se diriger vers eux pour prendre part à leur besogne. C'est que la glace s'amollissait tellement de plus en plus, qu'avant de passer outre, il était nécessaire de l'explorer plus largement. Nous restâmes à les attendre debout près de nos bagages, n'osant faire un mouvement, retenant notre haleine. Et la nuit commençait à tomber, le froid à piquer violemment.

L'exploration dura plus d'une heure. Triste en fut le résultat ; nos hommes revinrent, déclarant que sur aucun point de la ligne le passage n'était praticable.

« — Qu'allons-nous donc faire, alors? demandai-je.

« — Rebrousser chemin jusqu'à *Enklinge.*

« — Et où est *Enklinge?*

« — Ici, en face ; nous y serons dans deux heures.

« — Mais c'est impossible.

« — En ce cas, il nous faut rester ici jusqu'à de-
« main matin. »

Évidemment, ce dernier parti était inacceptable. Nul d'entre nous ne se souciait de passer la nuit sur une couche de glaçons. Nous nous décidâmes pour *Enklinge.*

Les *rotkalar* nous assuraient d'ailleurs que la route pour aller à ce village n'offrirait aucune difficulté, et que nous y trouverions des paysans bons et hospitaliers. Nous savions depuis longtemps ce que valaient de telles assurances. Mais, que pouvions-nous faire autre chose que de nous résigner encore une fois à notre destin?

Enklinge se montra en tout point digne de *Seglinge;* nous y passâmes de plus une nuit sans sommeil. Mais qu'importait? Nous n'en fûmes que plus tôt prêts le lendemain matin, à nous remettre en route.

Chose merveilleuse! cette glace qui n'avait pu nous porter la veille, se fortifia tellement pendant nos quelques heures de halte, que nos traîneaux purent y glisser comme sur la terre ferme, nos chevaux allèrent même jusqu'à y prendre le galop. De la sorte nous arrivâmes aux stations de *Brändö*, puis de *Wartsala*, puis de *Helsingen*, une course rapide de soixante kilomètres. Nous avions franchi les îles d'Åland; nous étions en Finlande. Je dois dire, avant de clore ce chapitre, que si au bout de quelques jours il nous eût convenu de recommencer le voyage, nous l'eussions fait avec la plus grande facilité; l'hiver avait pris enfin son vrai caractère, tous les lacs et les détroits, sauf la mer d'Åland, étaient durs comme le roc.

CHAPITRE IV.

Histoire des îles d'Åland. — Époque d'indépendance. — Guerres et invasions. — Conquête des îles par la Russie.

Si l'on en croit le savant Messenius, les îles d'Åland formaient, dans les temps païens, un État gouverné par ses propres rois. Peut-être veut-il parler des *Vikingar* (rois des golfes), qui y faisaient leur résidence. Sur ce point les documents historiques, de même que les traditions positives, font absolument défaut ; le champ est ouvert aux conjectures.

Ce que l'on sait avec certitude, c'est que dès le XIVe siècle, les îles d'Åland faisaient partie du diocèse d'Åbo et relevaient de la cour judiciaire de Finlande. Jusqu'en 1634, époque à laquelle elles furent également annexées au gouvernement d'Åbo, elles eurent une administration séparée, dirigée par des baillis, des capitaines ou centeniers et des préfets. J'ai dit plus haut quelle est, sous ce rapport, leur situation actuelle.

Les îles d'Åland étaient considérées jadis par les rois de Suède comme un apanage féodal dont ils

conféraient l'investiture à leur gré. C'est ainsi que nous les voyons passer successivement aux mains de divers princes. Le duc Waldemar les occupa en 1315, Bo Jonson en 1388, Carl Knut en 1440, Erik Johanson Wase en 1499, le duc Jean en 1556. La reine douairière Catherine Stenbock les reçut à titre de douaire, en 1569, et y résida souvent. Un instant elles lui échappèrent pour tomber en partage au duc Jean le Jeune (1590), mais les ayant recouvrées, elle les céda à Charles IX en échange du domaine royal de *Drottningholm*. En 1680, les îles d'Âland sont encore données en douaire à la reine Ulrique-Éléonore, qui meurt avant d'en avoir pris possession.

Un des plus anciens gouverneurs d'Âland, dont l'histoire ait conservé le nom, est Jacques. Il est désigné sous le titre d'exacteur du pays. *Jacobus exactor Âlandiæ*, sans doute à cause des rigueurs et des injustices de son administration. Radloff compte parmi ses successeurs, de 1322 à 1634, un grand nombre de chevaliers et de grands personnages, sur lesquels, d'ailleurs, il ne donne aucun détail intéressant. Les gouverneurs d'Âland résidaient habituellement au château de *Kastelholm*.

L'histoire des îles d'Âland est fort accidentée. Placées entre deux nations longtemps ennemies, la Suède et la Russie, elles ont subi le contre-coup de presque toutes leurs luttes. Les discordes inté-

rieures de la Suède elle-même ont réagi sur elles. Ainsi en 1597, lors de la guerre que Sigismond, roi de Pologne et de Suède, déclara au duc Charles, son oncle, pour soutenir les droits de sa couronne contre lui ou plutôt contre les Suédois, qui voulaient le duc pour monarque; une armée finlandaise ayant traversé les îles d'Åland, y fut assaillie par l'amiral Joachim Scheel, dévoué au duc Charles, qui la mit en déroute et lui fit trois cents prisonniers. Ces prisonniers furent impitoyablement noyés dans les détroits des îles ou fusillés sur leurs rochers. Dans la même guerre, la flotte du duc Charles se trouvant à l'ancre, près de *Flisö*, île de l'archipel ålandais, les partisans de Sigismond s'avancèrent pour l'attaquer; ils furent repoussés et laissèrent aux mains de l'ennemi trois de leurs officiers dont deux furent envoyés à Stockholm; le troisième, le capitaine Wilhem de Vyk, mourut percé de trente-trois coups d'arquebuse.

En 1671, le 31 août, les îles d'Åland prirent un air de fête : le roi Charles XI, avec la reine et ses filles, et une partie de la cour, y arriva pour y chasser l'élan. Pendant sept jours, ce ne furent à Kastelholm que festins et réjouissances; d'un autre côté, les lacs et les détroits intérieurs étaient sillonnés de barques splendides, tandis que les bois retentissaient du cor des veneurs et du galop des chevaux de la suite royale. Plusieurs élans furent

tués dont un de la main du roi. « Le 8 septembre, dit la chronique, les illustres hôtes reprirent la route de Stockholm. »

Vingt-six ans s'écoulèrent : un horrible fléau vint assombrir ces joyeux souvenirs. La famine qui désolait la Suède et la Finlande sévit aussi dans les îles d'Åland ; elle y sévit, sans doute, avec moins d'intensité que dans les autres parties de la métropole, mais enfin parmi les 60 370 personnes que perdit, alors, à lui seul, le diocèse d'Åbo, les îles d'Åland ne comptèrent que trop de leurs habitants.

L'année 1710 ouvrit une longue carrière de combats entre la Suède et la Russie. La Finlande fut cruellement ravagée par les Moscovites ; une misère sans nom s'étendit sur tout le pays ; plus de blé dans les champs, plus de pain dans les chaumières. On vit des mères désespérées se repaître avec leurs enfants de chevaux morts et de cadavres humains déjà pourris. Les habitants d'Åland, saisis d'effroi, enfouirent dans la terre les trésors de leurs églises et se préparèrent eux-mêmes, sinon à résister à l'ennemi, du moins à se soustraire à ses atteintes. Ils en furent quittes, toutefois, pour la peur. Mais, en 1714, au mois de juillet, les Russes reparurent, et, cette fois, ils se dirigèrent, avec quatre-vingt-cinq galères, droit vers les îles d'Åland où ils se livrèrent aux plus odieuses atrocités. Les villages furent brûlés, dévastés, les habitants

égorgés ou emmenés en esclavage ; ceux-là seuls échappèrent à la barbarie des envahisseurs, et c'était heureusement le plus grand nombre, qui avaient déjà cherché un refuge en Suède. Cette fuite servit pendant longtemps aux Ålandais, comme l'hégyre de Mahomet aux Turcs, de point de départ pour compter les années.

De 1714 à 1717, le sort des îles d'Åland ne s'améliora pas ; la flotte russe en avait fait une station d'où elle s'élançait continuellement pour ravager les côtes de Suède.

En 1718, les hostilités s'amortirent, et des négociations commencèrent entre les parties belligérantes à *Löfö*, petit village situé dans le ressort de la chapelle de *Wårdö*. Le tzar Pierre, qui était maître du lieu, y fit construire un grand palais en bois pour recevoir les plénipotentiaires. Les envoyés suédois occupèrent l'aile du midi, les envoyés russes l'aile du nord ; les salles communes étaient splendides. Aujourd'hui il ne reste aucune trace de ces constructions, pas plus que des négociations qu'elles servirent à abriter. Il paraît, du reste, que le traité de paix qui y fut décidé faisait aux Suédois des conditions très-préférables à celles qu'ils obtinrent plus tard à Nystad ; mais la mort soudaine de leur roi et l'arrestation de son ministre Görtz les empêchèrent d'en profiter. Le congrès de Löfö fut dissous le 1er octobre 1719.

La paix ayant été signée enfin le 30 août 1721, entre la Suède et la Russie, les habitants d'Åland commencèrent, au printemps suivant, à rentrer peu à peu dans leur pays. Malheureux pays ! privé pendant huit ans de toute culture, il n'offrait plus qu'un aspect sauvage et désolé. On raconte qu'à la première assemblée qui eut lieu dans l'église de *Saltvik*, une poule de bois qui y avait fait son nid en sortit bruyamment tout à coup avec sa couvée.

Vingt ans de paix succédèrent à ces désastres ; ils avaient suffi à peine à les réparer quand, au mois de septembre 1742, le pavillon russe se montra de nouveau tout à coup en vue des îles d'Åland; bientôt elles furent envahies et durent rester au pouvoir de l'ennemi jusqu'au moment où la Suède put envoyer des troupes pour l'en chasser. Ceci n'eut lieu qu'au printemps de l'année suivante. Mais quelques semaines seulement après, au retour de la bataille de *Korpo*, les Russes revinrent jeter l'ancre à *Finnö*, dans le ressort de *Sottunga*, et gardèrent encore Åland jusqu'à la paix.

La guerre de 1788 n'affecta les îles d'Åland que très-accessoirement. Il n'en fut pas ainsi de celle de 1808 ; elles devinrent, alors, un des théâtres principaux de l'action militaire et maritime, et l'on sait qu'à la signature de la paix, le 17 septembre 1809, elles cessèrent d'appartenir à la Suède pour

être incorporées aux États de l'autocrate, comme partie intégrante de la Finlande.

Cette dernière guerre où les îles d'Åland se virent ainsi arrachées à leur métropole séculaire, offre, en ce qui les concerne, un trop grand intérêt pour que nous n'y fixions pas quelques instants notre attention.

Les Russes avaient envahi la Finlande; ils s'avançaient en vainqueurs à travers le pays, et il était évident pour quiconque connaissait les forces respectives et l'esprit public des deux puissances belligérantes qu'il dépendait d'eux absolument de transformer, quand il leur plairait, leur conquête provisoire en conquête définitive. Mais l'empereur Alexandre voulait plus, il voulait aller à Stockholm; c'était son idée fixe de signer la paix dans le palais même de Gustave-Adolphe et de Charles XII.

Trois corps de troupes furent dirigés dans ce but vers la Suède. L'un, sous le commandement de Schuvaloff, devait y entrer par *Torneå;* l'autre, sous le commandement de Barclay de Tolly, par le *Quarken*, c'est-à-dire par la partie la plus étroite et la plus encombrée d'îles et d'îlots du golfe de Bottnie, entre *Wasa* ou *Ny Carleby* et *Umeå;* le troisième, enfin, à la tête duquel se trouvait le général en chef Knorring, par les îles d'Åland. Les trois corps étaient destinés à agir simultanément; le grand coup fixé au mois de mars (1809). Je ferai

remarquer en passant que les Russes choisissent presque toujours la saison d'hiver pour leurs principales opérations de guerre du côté du nord; il est certain que jusqu'à présent ils ont excellé à en faire tourner à leur profit les plus désastreuses rigueurs.

Je n'ai à m'occuper ici ni de Barclay de Tolly, ni de Schuvaloff; il s'agit des îles d'Åland.

Dès l'automne de 1808, le roi Gustave-Adolphe s'y était rendu pour se trouver plus à portée du théâtre des hostilités. Il avait établi son quartier général à *Grelsby*, d'où il dirigeait à sa manière les mouvements de ses troupes. C'est par ses ordres qu'eurent lieu tant de marches funestes; c'est du presbytère de *Lemland*, le 12 octobre, qu'il fulmina contre les régiments de sa garde cet arrêt de dégradation qui souleva dans tout le royaume un mécontentement si profond, et fut une des causes de l'insurrection militaire qui plus tard le précipita du trône. Ce malheureux prince ne voyait partout que des conspirateurs, et il cherchait de toutes les manières à se soustraire à leurs coups. Vers la fin d'octobre il retourna à Stockholm, après avoir nommé, le 11 du même mois, le général Döbeln, au commandement supérieur des îles d'Åland. Son dernier rescrit, daté de *Haga*, le 6 mars 1809, renfermait entre autres prescriptions celle de défendre ces îles. On croit qu'en cela il songeait moins à

ordonner une mesure stratégique qu'à remplir une promesse qu'il avait faite personnellement aux Ålandais.

L'hiver se déclara avec une rigueur inouïe ; depuis plus de cent ans le *Delet* et la mer d'Åland surtout n'avaient été si puissamment enchaînés par les glaces. Les Russes se hâtèrent de mettre à profit une circonstance aussi favorable. Des détachements de Cosaques se répandirent d'abord à l'est des îles, débusquant et inquiétant les postes suédois. Ceux-ci, de leur côté, pour enlever à l'ennemi tout moyen de campement, détruisirent ou brûlèrent toutes les maisons, toutes les cabanes sur un espace de cent quarante kilomètres carrés. Les églises seules furent épargnées.

Mais c'est au mois de mars, comme il a été dit plus haut, que l'action générale devait s'engager.

Knorring s'avança sur Åland avec vingt mille hommes et quatre-vingt-dix canons. Une foule innombrable de traîneaux chargés de vivres et de munitions venaient après lui : force redoutable à laquelle Döbeln n'avait à opposer qu'une petite armée évaluée nominalement à dix mille hommes, mais qui n'en comptait tout au plus, en réalité, que trois mille huit cents propres à porter les armes. Les maladies lui en avaient enlevé deux mille; les troupes locales (*Åländska landstormen*) qui devaient monter à deux mille cinq cents

hommes, ne réunissaient que le tiers de ce chiffre; deux bataillons, en outre, attendus de Stockholm comme renfort, n'arrivèrent pas.

Malgré une telle disproportion de forces, Döbeln ne perdit pas courage. Mais il comprit qu'au lieu de faire face à l'ennemi, toute sa tactique devait tendre à l'éviter, surtout à l'empêcher de le cerner. C'était le moyen de le fatiguer, de l'épuiser, comme aussi de gagner du temps et par là de permettre à l'armée qu'il commandait de se compléter et de recevoir les troupes auxiliaires qui lui avaient été promises. Knorring ne songeait en, effet, qu'à saisir cette armée, partout où il la verrait poindre, qu'à l'investir et à l'étouffer : pour cela il avait dilaté outre mesure le front de ses masses. Des rencontres partielles eurent lieu; les Suédois se battirent bravement et remportèrent souvent de glorieux avantages. Mais loin de se laisser éblouir par ces succès isolés et de se porter en avant, ils n'en continuèrent pas moins leur mouvement de retraite. S'ils rencontraient sur leur route quelque chaumière abandonnée, quelque barque ou chaloupe gisant au milieu des glaces, ils les brûlaient afin que les Russes ne pussent s'en emparer. Spectacle lugubre que ces assauts meurtriers, que ces incendies désespérés au milieu de rochers déserts, de bois dépouillés, de baies transformées en arènes solides et

retentissantes, théâtre de glace et de neige où la nature avait déjà suspendu son crêpe de deuil.

Pendant ces diverses escarmouches, préludes sanglants d'une action générale qui semblait devoir s'engager tôt ou tard sur la mer d'Åland elle-même, un courrier arriva tout à coup de Stockholm apportant à Döbeln la nouvelle de la révolution qui avait mis fin au règne de Gustave-Adolphe. Ce courrier remit, en même temps, au général une dépêche particulière du duc de Sudermanie, où il lui était enjoint de se replier vers la Suède dans le cas où il aurait affaire à des forces supérieures. Abandonner les îles d'Åland, c'était là un triste parti; Döbeln y répugnait de tout son héroïsme. Il s'y résigna pourtant, mais il pensa qu'en tout état de cause il valait mieux que ce fût à la suite de négociations qu'à la suite d'une défaite. Il envoya donc un parlementaire au général en chef de l'armée russe pour lui faire part des événements et lui demander une entrevue. Pendant ce temps-là, le gros de son armée ne cessa pas de se retirer, deux petits bataillons seulement faisant halte pour cacher sa marche à l'ennemi. D'autre part, l'armée russe ne restait pas oisive : le 13 mars, c'est-à-dire le jour même où Gustave-Adolphe avait été détrôné, le prince Bagration était arrivé avec trente bataillons d'infanterie, quatre escadrons de cavalerie, six cents Cosaques et vingt pièces de

campagne, dans les parages de *Kumlinge.* Avant peu, Åland devait être occupé sur tous les points.

Cependant l'entrevue demandée par Döbeln lui fut accordée; elle eut lieu au village de *Klemetsby;* le général Knorring s'y présenta accompagné du prince Bagration et de l'habile diplomate Von Suchtelen; Döbeln avec quelques-uns de ses officiers.

La conférence s'ouvrit d'une manière orageuse; les Russes voulaient que Döbeln se rendît; mais il déclara fièrement qu'il aimerait mieux se faire tuer jusqu'à son dernier homme. On parvint, enfin, à s'entendre; on convint que les Suédois évacueraient, dans un délai de trois jours, les îles d'Åland, avec la faculté pour leurs malades d'y rester sans être faits prisonniers, jusqu'à parfaite guérison, sous la garde de leurs chefs et de leurs médecins nationaux.

Au moment où cette convention allait être signée par les généraux des deux partis, le ministre de la guerre de Russie, comte Araktschejeff, arriva de Saint-Pétersbourg. Il la déchira brutalement, déclarant que l'empereur Alexandre ne se contentait plus de la conquête des îles d'Åland, mais qu'il voulait traiter de la paix à Stockholm même, et exigeait en attendant que la petite armée suédo-finnoise commandée par Döbeln déposât les armes. A cette déclaration outrageante, Döbeln sentit le

feu de la colère lui monter au visage; il reprocha amèrement à ses ennemis leur lâcheté et leur perfidie, et les provoqua en duel. Dès lors, il quitta la place, y laissant toutefois comme négociateur, pour ne pas brusquer la rupture et s'exposer à une attaque soudaine, le lieutenant-colonel Lagerbring.

L'armée valide de Döbeln ne montait pas à plus de trois mille hommes; il avait réussi à la faire reculer peu à peu jusqu'à *Eckerö*, la dernière des îles d'Åland. Il s'agissait maintenant de la conduire au delà de la mer qui la séparait encore de la Suède. Le 17 mars, cette armée se mit en mouvement, la cavalerie en tête pour frayer la route; l'infanterie disposée en bataillons carrés avec l'artillerie aux angles, et au centre les traîneaux, chargés des vivres et des munitions. C'était, dit un écrivain suédois, sur un océan de glace sans fin, parmi les tempêtes de neige et les horreurs de l'hiver du Nord, une image de l'armée française marchant sous le soleil des Pyramides, au milieu des tourbillons de sable et des déserts brûlants du Midi.

Le dernier bataillon, commandé par le major Engelbrecht, avait ordre du général en chef d'aller lentement afin de cacher à l'ennemi le mouvement du corps principal. Il devait en outre éviter tout engagement avec l'ensemble des forces russes, et plutôt que de se sacrifier inutilement, se rendre,

au besoin, après quelques coups de feu, pour l'honneur des armes. Engelbrecht exécuta ponctuellement ces instructions ; il se battit avec audace, repoussa plusieurs fois les détachements acharnés à sa poursuite ; il parvint même à nouer quelques négociations; enfin, après avoir retenu l'ennemi aussi longtemps que possible, il se constitua prisonnier avec trois cent soixante-huit hommes.

Cependant Döbeln avait gagné heureusement la côte suédoise; il s'établit à Grisslehamn, n'ayant à regretter, durant la route si dangereuse qu'il avait parcourue, qu'un seul bataillon. Les Russes, auxquels son héroïque bravoure et sa noblesse de caractère avaient si hautement imposé, renoncèrent à le poursuivre; quelques Cosaques, même, qui s'étaient aventurés jusqu'en vue de Grisslehamn, se retirèrent devant lui sans combattre. Ainsi Stockholm fut sauvé; mais la Finlande et les îles d'Åland étaient perdues.

Quand on considère la manière dont cette campagne de 1808-1809 fut conduite par le roi de Suède, Gustave-Adolphe, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître un des signes les plus manifestes de l'esprit de vertige qui s'était emparé de ce monarque. Tout y est marqué au coin de l'imprévoyance et de la folie; on y laissa passer sans en profiter les occasions les plus favorables, ne son-

geant à agir que lorsqu'il n'était plus temps. Cependant, les avis ne manquaient ni au roi ni à ses ministres; chaque jour, les généraux, les officiers qui étaient en campagne leur adressaient des dépêches où ils exposaient ouvertement la situation et disaient ce qu'il fallait faire; mais, ces dépêches restaient sans effet. Voici une lettre écrite, en français, au secrétaire du cabinet Wetterstedt, en septembre 1808, par le comte Magnus Björnstjerna, alors capitaine d'état-major à l'armée de Finlande; elle servira de pièce justificative à ce que je viens de dire, en même temps qu'elle nous donnera une idée exacte du caractère exceptionnel de la guerre dont j'ai raconté un des plus cruels épisodes.

« Après avoir fait le trajet d'Åland, à Kaskö, dans l'espace de trente-six heures, j'arrive ici très-à propos, pour prendre part aux malheurs qui menacent le reste de notre armée. Trois jours de combat à Salmis et Ruona l'ont tellement affaiblie, qu'il ne nous reste plus que 2000 hommes sous les armes; le nombre d'officiers péris sur le champ d'honneur, celui de soldats enlevés par la dyssenterie et la désertion, qui gagne peu à peu, enfin tout contribue à l'aspect effrayant d'une dissolution totale et plus que prochaine. Les moyens de l'éviter sont presque chimériques. Tâchons de les examiner.

« Le roi ayant donné des ordres nécessaires pou

faire passer 14 000 hommes en Finlande, croit s'assurer par là les moyens de soutenir une campagne d'hiver. Admettons que ces troupes arrivent à temps, qu'elles échappent aux dangers d'une mer orageuse, au mois de septembre, et que leur nombre soit suffisant pour soutenir la lutte qui leur est offerte, comment fera-t-on, je vous prie, pour faire passer les provisions nécessaires pour l'éternité d'un hiver de six mois? Nous voyons que, quoique la récolte soit faite en Suède et quoique la navigation du golfe soit encore ouverte, le petit nombre de troupes que nous avons ici n'a pas même ce qu'il lui faut pour un mois de nourriture. La Suède, qui jadis tira des blés et de la Finlande et de l'étranger, comment peut-on raisonnablement espérer que, privée de ces avantages, elle puisse maintenant, en sus des armées d'Ouest et de Scanie, nourrir une armée de 25 000 hommes dans un pays ultramarin? Si même cela était possible, où donc trouverait-on un point pour placer un magasin pareil? Sans forteresse, dans un pays où les frimas de l'hiver font disparaître toute position militaire, ne serait-on pas sans cesse exposé à voir une colonne ennemie s'en frayer le chemin, et l'armée réduite aux horreurs de la famine et à l'ignominie d'une capitulation? Nous nous trouvons dans le cas d'une armée qui vient de faire une descente en pays ennemi.

Les Russes sont maîtres du pays, de ses ressources et de ses forteresses, qu'ils ont derrière eux. Leur ligne d'opération part des points de Sveaborg, de Tavastehus et de Nyslott (dépôts de leurs vivres et de leurs munitions); la nôtre fait le tour du golfe Bottnique. Et ces Suédois qui vont débarquer, où trouveront-ils en fait de chevaux, de fourrage, d'attirail, etc., etc., ce qui est nécessaire pour mouvoir une armée, une armée encore, qui n'agit ni en Allemagne, ni en Italie, mais en Finlande, ce pays détruit, qui ne fournit plus rien, où en avançant tout doit être traîné après soi, et quel serait le motif d'une descente, sinon de quitter les côtes pour faire des progrès dans l'intérieur du pays? Voilà comme militaire le tableau que je puis en faire; celui que des changements politiques peuvent produire vous est trop connu, mon cher ami, pour que je me permette de hasarder mes idées là-dessus; je crains cependant qu'il ne soit guère plus riant que l'autre. Comme les Russes ne céderont probablement pas la Finlande conquise, pour l'avantage d'avoir Puffendorf de leur côté, ni les Anglais l'alliance avantageuse de la Russie à l'onéreuse de la Suède, il est à présumer que, sauf quelque accident imprévu, la Finlande soit irrévocablement perdue. Il s'agit donc de la perdre sans armée ou bien avec l'armée : voilà à peu près à quoi se réduit le parti qui reste à prendre à Sa Majesté. »

Un moment solennel et qui peut-être n'a point d'analogue dans l'histoire des armées, fut celui où Döbeln ayant réuni autour de lui les troupes suédoises et finlandaises, qui avaient combattu sous ses ordres, leur annonça la conclusion de la paix entre la Suède et la Russie (8 octobre 1809). Le discours qu'il tint à cette occasion doit être cité tout entier :

« Soldats, j'ai réuni l'armée pour lui faire part du traité de paix qui a été préliminairement conclu le 17 septembre entre la Suède et la Russie. Ce traité met fin à tous les malheurs d'une guerre désastreuse ; la nouvelle doit vous en être agréable. La Suède ne pouvait continuer une guerre entreprise par suite d'une erreur politique, et qui en deux ans, a épuisé toutes ses forces. Mais la Finlande lui est ravie ; ses frontières sont fixées au fleuve du *Torneå*. O Finlandais, par cette paix, la couronne de Suède perd le tiers de son territoire ; elle perd la noble nation finlandaise, son appui le plus vaillant. Ce n'est point assez : l'armée suédoise perd le noyau (*Kärnan*), la portion la plus importante de sa force militaire. La mère patrie est brisée ; elle pleure de deuil et de regret sur ces sacrifices irréparables. Mais la sagesse du Tout-Puissant a réglé notre destin : il faut l'accepter avec courage, avec soumission.

« Soldats, camarades, frères, vous qui dans les

derniers combats, avez bravé avec tant de fidélité et de vaillance vos nombreux ennemis, vous qui les avez défaits en bataille rangée à Siikajoki, Revolax, Pulkkila, Lappo, Kauhajoki, Alavo, Lappfjärd, Etseri, Nummijärvi, Juutas, Idensalmi et en tant d'autres endroits; vous qui de votre propre main aviez repris la moitié de la Finlande; et qui, obligés par des forces supérieures à en repasser les frontières, avez combattu intrépidement pour la défense de la mère patrie; vous tous ici présents, vous êtes les restes précieux de la noble nation finlandaise et de ses braves soldats. C'est à vous que je viens, le cœur plein d'émotion, exprimer les remercîments du roi, des États du royaume, du peuple suédois, de l'armée suédoise, de mes compagnons d'armes, de moi qui vous parle, c'est-à-dire les remercîements de tous.

« Oui, la gracieuse satisfaction du roi, la tendre affection des États du royaume, l'admiration du peuple suédois, le respect plein d'amitié de l'armée suédoise, la reconnaissance de mes compagnons d'armes, mon dévouement personnel, voilà l'hommage qui vous est consacré et que je suis chargé de vous transmettre.

« Finlandais, mes frères, vos exploits sont grands, mais, la reconnaissance que je vous témoigne de la part de tous ne l'est pas moins. Pour un tel message il faudrait toute la puissance d'un orateur

éloquent, mais je suis un soldat. Soldat! que ce titre me rend fier puisque je l'ai reçu de vous, pour vous et avec vous. Écoutez donc les simples sentiments de mon cœur! Et vous, troupes suédoises, qui assistez à ce moment triste et solennel, soyez les témoins vivants de la reconnaissance sans bornes de la mère patrie! Suédois, soyez fiers d'avoir vu ces restes de l'armée de Finlande! souvenez-vous d'eux, vénérez-les. Voyez leurs corps épuisés, leurs visages pâles; ils portent les preuves de leur fidélité et des efforts courageux, mais inutiles, hélas! qu'ils ont faits pendant ces dernières années.

« O Finlandais, quand vous rentrerez dans votre pays, portez aussi les remercîments du peuple suédois à votre nation! Sachez que si vous nous quittez avec des habits déchirés, des membres mutilés, vous emportez en vous la preuve éclatante d'un vrai cœur de guerrier. Jamais vous ne serez les ennemis de la Suède, votre mère; j'en suis certain; vous l'aimerez toujours; et si vos nouveaux maîtres vous empêchent de lui manifester vos vœux et vos désirs, vous la bénirez, du moins, avec la langue mystérieuse de la pensée et du cœur. Rappelez cela à vos enfants; quant à nous, nous vous bénirons, nous vous vénérerons de génération en génération!

« J'ai une prière à vous adresser. Quand vous approcherez des lieux où nous avons battu nos enne-

mis, et que vous y verrez les collines de terre qui recouvrent les corps de nos camarades, donnez à leur poussière un soupir de bénédiction. Ils sont morts en héros, et leur cendre est gardée par les génies de la gloire. Vous connaissez les caprices du cœur humain; il se porte avec impatience vers un but qu'il se promet de ne jamais abandonner, et à peine quelques semaines se sont-elles écoulées que l'inconstance lui fait faire un autre choix. Le temps change tout; avec lui tout s'oublie; mais, je vous le jure, et vous le jurez avec moi, la fraternité des armes, cette fraternité scellée dans les combats, dans les dangers, le sang et la mort, ne se brise jamais. Ainsi donc nous sommes, vous et nous, mutuellement sûrs de notre amour; la fraternité des armes s'étend au delà des bornes de la vie; et la reconnaissance que je vous ai exprimée, que je vous exprime encore tient à elle par un lien indestructible. Finlandais, mes frères, puissent mes paroles être scellées par les larmes de sang de mes yeux; que ces larmes coulent en torrent et que chaque goutte vous confirme mon regret et mon amitié! »

Le contraste était frappant, dit Montgomery, entre la tenue des auditeurs auxquels Döbeln adressa ce discours. D'un côté les troupes suédoises admirablement équipées, les grenadiers de la garde dans leur brillant uniforme; de l'autre les débris de

l'armée finlandaise avec des vêtements sales, déchirés, des corps amaigris, des figures pâles, souillées de poudre, des membres mutilés. Quant à Döbeln, il portait le vieux surtout gris taché de sang, que ses soldats connaissaient si bien; sa tête découverte laissait voir le bandeau noir qui voilait la blessure dont un sabre ennemi avait sillonné son front; sa voix, quoique tremblante d'émotion, dominait le bruit de l'orage qui ce jour-là se déchaînait avec horreur. Les Suédois étaient touchés jusqu'aux larmes; mais les Finlandais sanglotaient; car pour eux, la voix de Döbeln, c'était l'adieu suprême de la patrie perdue : encore quelques jours, et ils devaient quitter la terre de Suède pour retourner, à travers les îles d'Åland, dans cette Finlande où déjà la Russie avait imprimé son sceau et arboré ses couleurs.

CHAPITRE V.

Monuments anciens. — Forteresses de Kastelholm et de Bomarsund. — Phares.

Les pays du Nord offrent en général un vaste champ aux explorations archéologiques. On a trouvé et on trouve encore en Islande, en Suède, en Norvége, en Danemark, en Finlande, en Laponie même des vestiges curieux du temps passé : pierres runiques, tertres funéraires, armes, instruments aratoires ou domestiques, etc. Matériaux splendides et dont l'authenticité irrécusable a permis de reconstruire dans presque toute son identité la vie primitive de ces fiers septentrionaux dont le nom et les exploits retentissaient jadis si haut à travers le monde.

Sous ce rapport, les îles d'Åland n'ont à produire qu'un contingent minime. Ce n'est guère qu'à *Siguilskär*, petite île située entre Grisslehamn et Eckerö, que l'on trouve un monument qui semble dater du temps des *Vikingar*. Il consiste en un bâtiment carré de vingt-quatre pieds de long sur vingt de large et six de haut. Il est en grès et paraît

avoir été couvert en planches; il est entouré d'un mur circulaire, sous lequel est percé un conduit pour l'écoulement des eaux. Quelle était la destination de ce monument? La tradition raconte qu'une reine chassée de son trône par ses ennemis le fit construire pour lui servir d'habitation. On a voulu y voir également un ancien lieu de prières, ou encore une résidence de pirates païens qui y enterraient leurs morts, ce que semblerait confirmer la découverte qui a été faite dans son enceinte d'une grande quantité d'ossements humains. Les paysans de *Signilskär* se préoccupent fort peu de toutes ces conjectures; mais ils vénèrent leur antique monument et l'appellent pieusement la *chapelle.*

Les édifices chrétiens, restes imposants du règne de la catholicité dans le Nord, sont assez nombreux aux îles d'Åland. On y voit entre autres, dans la paroisse de *Lemland*, les ruines d'une vieille église appelée chapelle de Saint-Olof, où l'on a trouvé, il y a quelques années, des monnaies contemporaines de la reine Marguerite et d'Erik XIII. Un décret de Gustave Wasa (1526), donne à penser qu'il existait à Åland plusieurs monastères tant d'hommes que de femmes. Celui de *Kökar* était remarquable entre tous; les murs qui en formaient le corps principal étaient encore en état de parfaite conservation en 1768; aujourd'hui il n'en reste

plus que quelques débris insignifiants ; les matériaux provenant de leur démolition ont servi à construire l'église actuelle du lieu. L'ancien monastère de *Kumlinge* a eu le même sort. « C'est ainsi, dit un auteur finnois, que l'on a détruit dans notre chère patrie plus d'un précieux souvenir ; on eût dû, ce semble, au contraire, les conserver avec d'autant plus de soin que le nombre n'en est pas considérable. »

La plus grande église et l'une des plus anciennes des îles d'Åland, est celle de *Sund*. Elle est consacrée à Saint-Jean-Baptiste et a cent vingt pieds de longueur sur cinquante de largeur. Quatre colonnes en pierre de grès en soutiennent la voûte. Le clocher, construit par la reine Catherine Stenbock, devint, en 1678, le 26 juillet, la proie d'un incendie si violent qu'il en fit fondre la cloche. On montre près du cimetière de *Sund* une pierre dite Pierre de la reine, *Drottningstenen*, parce que Catherine s'en servait pour monter à cheval lorsqu'elle se rendait à l'église. Le tableau qui est derrière l'autel est fort ancien ; c'est une vaste sculpture représentant Jésus et Marie entourés des douze apôtres. L'orgue date de 1672.

Je rangerai encore parmi les monuments des îles d'Åland, bien qu'il ne s'agisse ici que d'une création purement naturelle, la grotte gigantesque de *Källskär*. Cette grotte formée comme tant d'au-

tres du même genre par le frottement continu des vagues de la mer sur les rochers, a douze pieds de profondeur et vingt-six de circonférence. Elle représente un vase parfaitement moulé avec le pied et l'anse; elle est si bien polie qu'il suffirait d'un léger brunissage pour lui donner un éclat superbe. Acerbi prétend que la grotte de *Källskär* servit aux habitants du pays de lieu de refuge pendant l'invasion des Russes en 1714.

Les îles d'Åland n'ont jamais eu que deux forteresses proprement dites : *Kastelholm* et *Skarpans* ou *Bomarsund*.

Kastelholm est fort ancien; on en fait remonter la fondation à Birger Jarl, en 1250. Il s'élève sur les bords d'un golfe, à environ quatre kilomètres de l'église de Sund. C'était le plus beau domaine féodal des îles; il fut occupé d'abord par les vassaux du roi de Suède, puis par ses baillis; enfin transformé en alleu que la couronne loua à des fermiers.

Bâti sur un promontoire, *Kastelholm* était, sans doute, jadis, complétement entouré d'eau; maintenant la mer le baigne seulement au midi et à l'ouest. Il se composait de deux vastes enceintes dont la façade intérieure avait cent six pieds de long sur soixante-deux de large; trois de ses côtés étaient occupés par des corps d'habitation; le quatrième qui faisait face à la mer consistait en un

mur épais, percé de meurtrières. La cour intérieure avait trente pieds de long sur vingt-quatre de large. Ainsi, *Kastelholm* était dans son temps une place considérable.

L'histoire de *Kastelholm* est riche en événements : on y compte, entre autres, des siéges pleins d'intérêt. En 1419 il appartenait à Bengt Pogvisch ou Pogevitsch ou Pouvisk (ce nom s'écrit de diverses manières), lequel portait sur son bouclier un loup lancé à la course. Cet homme vaillant le garda jusqu'à sa mort et le laissa en héritage à sa femme Uda ou Ida, de la famille de Königsmark, et à son fils Otto. « Celui-ci, dit la chronique rimée, s'estimait aussi bon que trois. Cependant, à peine eut-il vu l'armée finnoise, envoyée par Erik Puke (1434), s'avancer, sous les ordres de Johan Folkeson, près des murs de *Kastelholm*, qu'il se mit à trembler et à conjurer l'ennemi, au nom de Dieu, de lui laisser la vie, s'engageant à livrer spontanément le château. » On se rendit à sa prière : Erik Puke s'empara de *Kastelholm* et l'occupa jusqu'en 1437, époque à laquelle il le céda au célèbre Hans Kröpelin pour mille pièces d'or.

Hans Kröpelin étant mort en 1440, Carl Knutson qui était alors administrateur du royaume, entra en possession du château. Six ans plus tard, Knut Posse en fut nommé commandant. Knut Posse

était l'ennemi et le fléau des Russes ; il en avait fait un tel carnage dans les plaines de Wiborg que, longtemps après, on les entendait encore répéter dans leurs litanies cette prière curieuse : « *Du carnage de Wiborg et de Knut Posse, délivrez-nous, ô doux Seigneur Dieu !* »

En 1507, le mardi d'après la Saint-Jacques, *Kastelholm* fut brûlé par les Danois, qui étaient en guerre avec Svante Sture. Ils y revinrent en 1510, s'emparèrent de nouveau du château et le gardèrent jusqu'en 1521. Gustave Wasa y envoya alors Hemming von Brockenhus avec une armée pour les en chasser. Le commandant danois qui occupait *Kastelholm* était le brave Lyder Frisman ; il proposa à Hemming de terminer leur querelle par un combat singulier. Hemming était brave aussi ; il accepta, mais, se défiant de la loyauté de son ennemi, il fit ranger son armée en ordre de bataille, lui ordonna de veiller sur lui, et, au cas où il viendrait à succomber, désigna un nouveau chef pour la commander. Arrivés sur le terrain : « Je me bats, s'écria Lyder, pour toutes les dames et les jeunes filles du Danemark ! — Et moi, répliqua Hemming, je me bats pour mon seigneur et maître, Gustave Erikson. » Ainsi qu'il l'avait prévu, Hemming fut perfidement renversé de cheval et emporté au château. Lyder se précipita ensuite sur son armée ; mais, comme elle se tenait prête, il fut re-

poussé avec perte ; peu de temps après, *Kastelholm* tomba, enfin, au pouvoir des Suédois.

Un instant, au mois de juillet 1571, *Kastelholm* servit de prison : Erik XIV y fut enfermé au sortir du château d'Âbo, avant d'être transporté à Gripsholm.

Au commencement de 1599, lors de la guerre qui avait éclaté entre Sigismond et le duc Charles, les partisans du premier s'emparèrent de *Kastelholm* et y installèrent Salomon Ille en qualité de commandant. Vers l'automne de la même année, le duc Charles le fit attaquer par Joachim Scheel. Ille dut se rendre à discrétion et fut étranglé avec six autres prisonniers. On raconte qu'il fut surpris par l'ennemi au moment où il était à table avec ses compagnons d'armes dans une des salles du château, et qu'une balle pénétra alors dans cette salle. « Cette même balle, ajoute la chronique, se conservait encore soixante ans après l'événement au village de *Lappböle.* »

Les incendies et les assauts ennemis ont détruit peu à peu le château de *Kastelholm*. Durant les années 1644, 1745 et 1771, tout ce qui s'y trouvait de constructions en bois a été successivement la proie des flammes. On cessa du reste d'y attacher le moindre intérêt dès que les princes de Suède et les gouverneurs d'Âland eurent renoncé à y résider. Maintenant *Kastelholm* n'est plus qu'une ruine qui

croule et qui bientôt ne sera plus qu'un amas de poussière, si l'on ne prend des mesures pour arrêter sa chute. Les murs sont recouverts de broussailles et de plantes hybrides; les choucas et les pies font leurs nids dans ces mêmes lieux où tant de fiers guerriers ont jadis mangé et combattu. Au sud-est du château s'élèvent encore les débris d'une tour; les bâtiments de l'ouest ont été arrangés en magasins pour le service commun des habitants d'Åland; tout le reste est vide. J'ai passé devant *Kastelholm* : c'est un spectacle attristant. Vu le soir au clair de lune, on dirait d'un de ces monuments légendaires qui servaient d'habitation aux esprits fatals et où s'accomplissaient les mystères du sabbat[1].

Venons maintenant à *Bomarsund*. On se préoc-

1. Wilham Coxe, célèbre voyageur anglais, qui traversa les îles d'Åland au commencement de 1779, fait de *Kastelholm* la description suivante :

« .... Au milieu d'une plaine entre *Skarpans* et *Haraldsby*, on voit sur un rocher de granit rouge isolé les ruines d'un ancien château appelé Kastelholm, dont il est question dans l'histoire. Nous nous arrêtâmes par cette raison pour le considérer. La vue quoique bornée en est agréable; elle offre deux petits lacs, dont les bords s'élèvent doucement et sont couronnés d'un bois. Le château est bâti en partie d'un beau granit rouge, en partie de briques. C'est sur ce rocher solitaire qu'Éric XIV, fils et successeur de Gustave Wasa, fut enfermé en 1571 par son frère Jean III. On y voit encore dans le donjon un appartement qu'on nomme la chambre d'Érik; pour y entrer nous fûmes obligés de nous traîner sur les mains et sur les genoux, sous une arcade à

cupe beaucoup de cette forteresse ; on a raison. A l'heure où j'écris ces lignes, elle est au pouvoir de nos armes. La dernière fois que je l'ai visitée, en 1852, elle n'était pas encore achevée; mais, ce qui était fait suffisait pour donner une idée exacte de ce qu'elle deviendrait un jour.

La forteresse de *Bomarsund* ainsi appelée du détroit de *Bomarsund*[1] dont elle couvre les bords, est encore désignée dans le pays sous le nom de forteresse de *Skarpans*, nom du village ou bureau de poste près duquel elle est située et où demeurent son commandant ainsi que la plupart des officiers de sa garnison. Quand on se dirige de *Skarpans* vers la mer, sur la ligne de *Wårdö*, on rencontre d'abord en face de soi, un vaste bâtiment casematé et armé de quatre-vingts à cent canons; c'est le corps principal de la forteresse; il domine

moitié enterrée dans un monceau de ruines. Nous pénétrâmes ainsi dans une grande salle voûtée, d'où nous passâmes dans une petite chambre, et étant montés au moyen d'une échelle en fort mauvais état, et qui avait déjà servi probablement au roi prisonnier, nous arrivâmes enfin par une trappe dans la chambre de ce prince. Elle a environ vingt pieds de longueur sur onze de largeur, elle est basse et voûtée. Une seule ouverture qui n'a que deux pouces de largeur tout au plus, permet au jour d'y pénétrer. »

1. Le détroit de *Bomarsund*, prolongé par celui de *Wargata*, sépare la paroisse de *Sund* et le continent d'Åland, *Fasta Åland* de l'île de *Wårdö*. En examinant la carte, on voit que le gouvernement russe ne pouvait choisir dans tout l'archipel de meilleure situation pour une place militaire.

le détroit, et pointe d'ensemble dans la direction de *Lumparland* où s'ouvre la passe par laquelle débouchent d'ordinaire les navires venant de la Baltique. Laissant ce bâtiment à droite, on trouve à gauche, mais sur un plan un peu plus élevé, et à une distance de quatre ou cinq cents mètres, une énorme tour crénelée et garnie de trente-deux canons : cette tour défend la place par terre et par mer. D'autres travaux s'élèvent encore, tours ou batteries, systématiquement distribués aux endroits les plus vulnérables, mais d'une importance secondaire; on a même fortifié la petite île de *Prestö*, située dans les parages de *Wårdö*, où l'on n'avait établi d'abord qu'une église du rit grec et un hôpital affecté aux soldats de la garnison de Bomarsund.

Quel est l'effectif de cette garnison? Il serait difficile, aujourd'hui, de l'indiquer d'une manière précise. Il a subi de grands accroissements depuis un an. Ce qu'on peut dire avec certitude, c'est que les forts et les casernes de Bomarsund ne semblent pas appropriés à une garnison normale de plus de deux mille hommes, à laquelle il faut ajouter, en outre, deux ou trois mille forçats; car Bomarsund n'est pas seulement une place militaire, c'est encore comme toutes les autres forteresses de l'empire russe un lieu de correction.

Les forts de Bomarsund sont construits en gra-

nit; le travail en est admirable; il se prolongeait depuis plus de vingt ans, quand les derniers événements ont éclaté. Le gouvernement russe n'y a épargné ni soins ni argent : il est vrai qu'il s'est bien gardé d'en grever son budget; il a invité la Finlande à en faire les frais; et la Finlande, bien entendu, s'est empressée de répondre à un si haut témoignage de confiance[1].

J'ai dit plus haut que les îles d'Åland étaient pourvues de phares nombreux. Ces phares y sont nécessaires vu l'escarpement extraordinaire de leurs côtes, et la multitude d'écueils qui hérissent leurs eaux. On peut compter parmi les principaux et les plus utiles ceux de *Lågskär*, de *Ledsund*, *Nyhamn*, *Signilskär*, *Högsten*, *Utö*, etc. Les phares d'Åland sont généralement construits en bois, avec une base de granit. Une ou plusieurs petites maisons s'élèvent tout auprès pour le logement des hommes chargés de les entretenir et de les garder.

1. Par suite de cette construction, la Finlande s'est gravement obérée, et ce qui est plus cruel pour elle, elle a dû en recevant du gouvernement russe les prêts et les avances qu'il lui imposait, le reconnaître pour créancier. Tout ceci, on le comprend, s'est traité dans l'ombre et à l'insu des contribuables nationaux.

CHAPITRE VI.

Mœurs et coutumes des habitants des îles d'Åland. — Leur industrie et leur commerce. — Ålandais célèbres.

Bien que les habitants actuels des îles d'Åland soient d'origine suédoise, il est à croire que dans les temps primitifs, elles furent occupées par des Finnois et des Lapons. Comment expliquer autrement ces dénominations locales qui s'y rencontrent en si grand nombre telles, par exemple que *Lappo*, *Lapbole*, *Lapwas*, *Lappvesi*, *Jomala*, *Finby*, *Finström*, *Finno*, *Finko*, *Finholm*, etc.? A coup sûr, de pareils noms remontent à d'autres peuples qu'aux Scandinaves; et si ces derniers sont restés maîtres exclusifs du terrain, ce n'est sans doute qu'à la suite de ces guerres de race dont les sagas d'Islande et les runas finnoises racontent la mystérieuse histoire.

Les Suédois qui ont envahi les îles d'Åland y sont venus pour la plupart du Roslagen; quelques-uns leur donnent pour point de départ l'Upland ou l'Helsingland. Quoi qu'il en soit, à l'exception des îles de *Föglö* et de *Kökar* et de quelques autres, où l'on parle un dialecte assez corrompu, la langue en

usage chez les Ålandais est le suédois pur[1]. On ne rencontre guère qu'à *Eckerö* une sorte d'idiotisme, qui, du reste, n'atteint que la forme orthographique : ainsi les habitants de cette localité retranchent l'*h* de presque tous les mots qui l'admettent habituellement, tandis qu'ils ajoutent cette lettre à un grand nombre de ceux qui commencent par une voyelle. Par exemple, ils écrivent *härlig* pour *ärlig* (honnête) et *ärlig* pour *härlig* ou *herrlig* (superbe).

On a voulu comparer les Ålandais, pour les mœurs et le caractère, aux habitants de l'Upland. Cette comparaison prise à la rigueur ne leur sourirait, sans doute, que médiocrement, car de tous les habitants de la Suède, ceux de l'Upland sont ceux dont les écrivains du pays nous font la peinture la moins avantageuse. A les entendre, les Uplandais sont d'une frivolité rare, grands buveurs et paresseux insignes. Tel n'est, certes, pas le peuple d'Åland.

Pour apprécier ce peuple avec vérité, il faut se rappeler les diverses phases de sa destinée. Quel peuple fut jamais plus éprouvé que lui, soit par la nature, soit par les hommes! Il vit sous un climat fantasque qui ne se plaît, ce semble, que dans l'excès : tantôt torride, tantôt glacé, presque jamais

1. Cependant, au fur et à mesure que l'on s'approche de la Finlande, la langue vulgaire s'émaille de mots finnois; à *Wartsala* le finnois domine déjà exclusivemet.

tempéré. Le sol qui l'entoure n'a de lui-même aucune aptitude; il ne cède qu'à la violence. Voyez la mer! champ de tempête ou champ de glaces, elle le roidit ou le ballotte, rarement elle le berce. Quant à son existence politique, en est-il de plus troublée, de plus féconde en calamités? Il apparaît à peine au monde qu'il devient entre deux puissances rivales une proie éternellement convoitée. Pris par l'une, repris par l'autre, dévasté, protégé tour à tour, il ne sait jamais quel est son maître définitif, ni sur quel avenir il peut compter. Encore aujourd'hui, où en est-il? N'avait-il pas droit, après un demi-siècle d'occupation, de se croire à tout jamais inféodé à la Russie? Eh bien, l'Angleterre et la France débarquent audacieusement sur ses plages; elles y détruisent jusqu'aux vestiges les plus enracinés de la puissance russe et y arborent le drapeau de l'indépendance!...

Tant de vicissitudes ont influé gravement sur le caractère et le génie des habitants d'Åland. Remarquons, d'ailleurs, qu'ils ne sont pas les autochthones du pays; en y arrivant, ils y ont trouvé des Finnois, des Lapons, dont ils ont fatalement subi le contact, avant de les chasser ou de les absorber. Tout ceci doit être pris en considération.

Ainsi donc les habitants d'Åland se distinguent par des qualités et des défauts excessivement accidentés; on chercherait en vain dans leur vie mo-

rale cette harmonie, cette logique qui font l'apanage des peuples calmes, des peuples qui ont toujours joui paisiblement et librement d'eux-mêmes.

On attribue aux habitants d'Åland un grand courage ; il leur en faut, en effet, pour lutter contre l'inclémence de leur climat, contre l'âpreté de leur sol, contre les glaces ou les tempêtes des détroits qui les environnent. Mais, exercé dans un tel milieu, le courage n'est-il pas plutôt de la résignation et de la patience? Je ne sache pas que l'on cite de la part des Ålandais beaucoup de traits de vaillance spontanée; ils fléchissent au contraire en pareil cas; ce qui ne les empêche pas, le danger étant passé, de faire grand bruit de leur bravoure. Tout petit peuple est fanfaron; à plus forte raison s'il est courbé sous un joug inflexible. Ne pouvant déployer utilement sa force, il dissimule son dépit en faisant le beau.

Les habitants d'Åland sont, du reste, polis, officieux, pleins de prévenances; mais ils s'effarouchent aisément, et l'étranger qui s'aviserait de leur parler en maître serait fort mal venu. Ils ressemblent en cela à certains serfs russes qui baisent humblement les pieds à leurs seigneurs, tandis qu'ils relèvent fièrement la tête en face de l'homme qui n'a aucun droit sur eux. Phénomène psychologique qui accuse d'un côté un sentiment indélébile de la dignité humaine et de l'autre une conviction

pratique du droit de la force et de la vanité d'une résistance qui ne saurait aboutir.

Que dirai-je du désintéressement que certains auteurs prêtent aux habitants d'Åland? J'avoue que, pour ma part, j'y crois faiblement. Ils savent trop ce que l'argent coûte à gagner pour renoncer facilement à un gain légitime. Si vous entrez dans une chaumière, n'usez de l'hospitalité que l'on vous y offre qu'autant que vous vous sentirez en état de la bien rétribuer. Ici l'oubli vous serait infailliblement reproché ; on saura bien aussi, dans le cas où vous auriez donné trop peu, dilater votre générosité; mais on ne vous dira jamais que vous avez donné trop. Par exemple, une fois introduit dans une famille, il dépend de vous d'y être traité comme un de ses membres. Sombre, taciturne au premier abord, l'Ålandais ne tarde pas à passer du sourire timide à la gaieté la plus expansive. Il devient alors d'une prodigieuse loquacité, interrogeant à tort et à travers, répondant au hasard, semant les saillies et les fins propos. Dans tout cercle ålandais bien conditionné il y a toujours un loustic[1]. Le même

1. Acerbi raconte qu'entre les îles de *Wargata* et de *Kumlinge*, il eut pour guide un paysan d'environ cinquante-cinq ans, qui lui causa le plus vif étonnement par l'aisance et l'agrément de sa conversation, ainsi que par le bon sens de ses observations.

« Bien différent, dit-il, de ses compatriotes, toujours silencieux et incapables de donner le moindre renseignement aux voyageurs, ce paysan nous faisait, avec une politesse bien rare

sujet peut servir de thème aux conversations dans toute l'étendue des îles pendant une saison en-

pour un homme de son état et de ces climats, nombre de questions sur notre pays, sa situation, notre climat, ses productions naturelles, et une foule d'autres matières intéressantes. Le plaisir que nous éprouvions à l'entendre égalait la surprise que nous causait son intelligence.... Nous lui demandâmes de combien de milles il croyait que l'Italie fût éloignée d'Åland; il avoua qu'il ne pouvait nous le dire, mais qu'il pensait qu'il y avait beaucoup plus loin qu'en Danemark. Quand nous lui répondîmes qu'il y avait trois cents milles de Suède au delà du Danemark, il nous regarda avec la plus grande surprise, et après un moment de silence, il répliqua qu'il ne concevait pas quels motifs nous portaient à venir dans son pays et à dépenser tant de rixdalers pour les postes. Sa conversation s'appliquait particulièrement au clergé qu'il se plaisait à tourner en ridicule, avec cette veine de gaieté, symbole ordinaire d'un bon esprit. Il était grand partisan de Gustave III, avec lequel, nous disait-il, il avait conversé, et il est indubitable qu'il l'aura amusé. Ne quittant jamais de vue son sujet favori, c'est-à-dire la satire contre le clergé (il s'agit ici du clergé des îles d'Åland, par conséquent du clergé luthérien), il y revenait constamment lorsqu'il terminait quelque digression que nous avions la complaisance d'écouter. « Gustave III, nous « disait-il, était un grand homme, un grand roi; et cependant « il ne prétendait pas à la moitié du respect et de la vénération « qu'exige de nous notre clergé. Ce clergé prêche l'humilité, « mais lui-même est possédé d'un esprit d'orgueil porté au delà de « tout ce qu'on peut croire. Nos prêtres de paroisses y jouissent « de bons revenus, vivent dans l'état le plus tranquille; et pour « que rien ne les trouble, ils prennent à gages de pauvres prê« tres qui les suppléent les dimanches; quant à eux, ils ne font « rien autre chose que de rester paisiblement sur leur siége, et « recevoir les hommages des paysans qui passent près d'eux. « Cette paresse de leur part ne doit point être asssurément im« putée au défaut de capacité ou de connaissance, car s'il s'élève « quelque différend sur le payement des diverses impositions qu'ils

tière ; c'est un motif sur lequel on brode des variations à l'infini. Lors de mon dernier voyage, en 1852, je n'entendis parler, depuis *Eckerö* jusqu'à *Brändö*, que de l'explosion d'une poudrière qui avait eu lieu récemment à Stockholm, et qui avait ébranlé, disait-on, une partie de la Baltique et du golfe de Bottnie. Je laisse à juger le nombre et la singularité des conjectures auxquelles se livraient les Ålandais pour expliquer cet événement.

La gaieté qui se manifeste chez l'habitant d'Åland ne va jamais si loin qu'elle dissipe complétement en lui la défiance qui fait le fond de son caractère. C'est l'homme qui a souffert, qui a été opprimé, trompé ; il est donc toujours sur le qui-vive. Qui lui répond que votre sourire ne masque pas une trahison? Ce n'est qu'à la longue que vous pourrez arriver jusqu'à son cœur et qu'il se montrera définitivement à vous sans arrière-pensée.

« mettent sur le produit de nos heures, on les trouve aussitôt les « hommes les plus instruits et les plus sensés du monde. Non-« seulement ils sont bons calculateurs, mais ils savent encore « sur le bout des doigts toutes les lois, ordonnances et statuts du « royaume. » Je répète ici mot pour mot le discours de ce paysan pour donner une idée de sa manière de penser sur une matière qui intéresse aussi bien que tout autre le peuple de ces contrées. Mais ce qui nous rendait l'intelligence de cet homme plus étonnante, c'est qu'il n'avait reçu aucune éducation ni lu aucun ouvrage, en sorte que ce qu'il disait était le résultat de ses propres observations. »

Du reste cette défiance se reproduit journellement dans ses rapports avec ses voisins, ses amis, ses frères. Il n'est pas de peuple plus tracassier que le peuple d'Åland; au moindre prétexte il chicane; le procès est son élément. Il est convenu à Åbo qu'il n'existe dans tout le gouvernement aucun *krono-fogde* ni aucun *lagman* plus occupé que le *krono-fogde* et que le *lagman* du district d'Åland.

Les Ålandais étaient jadis fort supertitieux, ce qui tenait sans doute aux fréquents rapports qu'ils avaient entretenus à leur arrivée dans le pays, et longtemps encore après avec les Finnois et les Lapons, de tous les peuples du monde les plus enclins à la magie et aux sciences cabalistiques. On les voit aussi, même vers la fin du XVII[e] siècle, se mêler de sorcellerie, et si l'on en croit certains documents recueillis dans les archives du consistoire d'Åbo, ils trouvaient à cela des encouragements dans leur propre clergé.

Du reste, tel était à cette époque le grand entraînement des pays du nord, et en particulier de la Suède, cette mère patrie des Ålandais. Remarquons qu'il ne s'agit point ici de cette sorcellerie que pratiquaient les anciens Scandinaves, et qui faisait partie de leur culte mythologique; il s'agit de la sorcellerie telle qu'elle était pratiquée pendant le moyen âge à l'occident et au midi de l'Europe, chez

les peuples chrétiens. Je donnerai à ce sujet quelques curieux détails.

Les premières manifestations de sorcellerie, en Suède, éclatèrent chez les Dalécarliens; c'était le 29 mai 1668. On raconta au gouverneur de Fahlun qu'une jeune fille âgée de huit ans avait été ensorcelée par une servante, et transportée par elle, en compagnie d'autres enfants, au sommet de *Blåkulla* (colline bleue), demeure de Satan. Le gouverneur en référa à l'évêque. La servante fut interrogée et convaincue. Bientôt, d'autres enlèvements furent signalés. On arrêta les coupables, on les mit aux fers; mais ils n'en continuèrent pas moins leurs courses nocturnes. Une enfant de douze ans, Gertrude Sven, déclara se trouver au service du diable depuis cinq ans; elle dit qu'au lieu d'aller à l'église, elle lui faisait visite, et qu'il abusait de son corps aussi bien que de son âme. Le bras séculier, requis contre la malheureuse, lui fit son procès et la brûla.

Une aussi impitoyable rigueur provoqua au plus haut point la curiosité populaire. La sorcellerie devint une mode, un entraînement, une frénésie. Plus les magistrats multipliaient les répressions et les violences, plus la foi du vulgaire se fortifiait. On ne pouvait s'imaginer que des gens éclairés attachassent tant d'importance à un néant. Les potences et les bûchers se dressaient partout, les églises reten-

tissaient des coups de verges administrés à des enfants. Un seul jour (le 15 avril 1671) vit à Fahlun la mort de quarante-sept victimes; soixante et onze succombèrent en deux mois dans l'Ångermanland. Mais la sorcellerie n'en portait pas moins haut la tête, Satan n'en recevait pas moins des milliers de visiteurs.

Parfois le ridicule se joignait amèrement à la cruauté. Un gouverneur de province, étonné de l'étrange vélocité que les sorcières déployaient dans leurs courses aériennes, s'avisa d'en conclure que leur pesanteur spécifique était inférieure à celle des autres femmes. La balance devint dès lors son principal instrument judiciaire. Il pesait les prévenues, et suivant qu'elles étaient lourdes ou légères, il les condamnait ou les absolvait. Un jour, une femme nommée Agneta Jön lui fut présentée; il prétendit, en la voyant, qu'elle devait peser 12 ou 16 lispunds (240 ou 320 livres); vérification faite, elle n'en pesait que 4 (80 livres). C'était donc une sorcière; il la fit pendre, puis brûler.

Ce qui contribua, plus que tout le reste, à accréditer la sorcellerie, c'est que des magistrats laïques et des pasteurs subalternes, la conviction de sa puissance monta bientôt jusqu'aux régions du haut clergé. Par un acte solennel du 13 mars 1736, le consistoire de Stockholm reconnut comme véridique tout ce qu'on racontait de *Blåkulla* et des pactes

conclus avec le prince infernal. Le pasteur de Nora, Jacques Abraham Eurenius, homme considéré pour ses lumières, confessa avoir été transporté lui-même sur la colline fatale, en société de rats immondes. Enfin, la commission établie à Upsal pour juger les sorcières alla jusqu'à déclarer, dans son rapport au roi, que si elle n'avait pas été chez le diable, elle avait, du moins, reçu sa visite.

Il est vrai que tous ces aveux ne ralentissaient en rien la sévérité des persécutions. Mais les sorcières s'en prévalaient pour se poser en martyres et renchérir sur les extravagances dont elles avaient déjà tourmenté la foi populaire. Elles semaient partout leurs maléfices, évoquaient la foudre et les tempêtes, ensorcelaient les vaches, bernaient les bergers et les troupeaux. A les entendre, elles se livraient avec Satan à des débauches sans nom, et de leurs hideux embrassements naissaient des cochons, des serpents, des rats, des crapauds, des monstres de toute forme. Je décrirai leur fantastique voyage à *Blåkulla*, tel que le peuple d'Åland se le raconte encore aujourd'hui, en tremblant, aux veillées d'hiver :

Blåkulla était une colline située dans les environs de Kalmar, et dont le peuple avait fait, je ne sais pourquoi, la résidence du diable. Plus tard, la sorcellerie se développant, chaque ville, chaque village eut son *Blåkulla*, en sorte que ce mot cessa peu à

peu de désigner une localité particulière pour prendre la signification générale d'enfer, *Helvete*.

Les sorcières ne se rendaient jamais à *Blåkulla* sans un nombreux cortége d'enfants, qu'elles enlevaient par des moyens magiques. Elles pénétraient dans les maisons à l'aide d'une aiguille qui, étant plantée dans les murs, y produisait soudain un si grand trou que l'on pouvait y passer à cheval et même en voiture. Puis le trou se refermait. Éclairées par un baume lumineux, qu'elles portaient dans une corne de bouc, les sorcières allaient droit au lit des enfants, et les réveillaient sans que personne s'en aperçût. Elles les invitaient alors à les accompagner à *Blåkulla*. Comment eussent-ils pu refuser ou appeler du secours? Elles les enlevaient, donc, et les déposaient sur les toits, en attendant que le nombre des enfants demandés par le diable fût complet. Ceci était de rigueur; autrement les sorcières s'exposaient à d'affreux traitements. La monture dont elles se servaient pour leur voyage infernal était soit un manche à balai, soit une poule, soit une vache, soit un renne, soit même un homme. Les Islandais prétendent qu'elles allaient à califourchon sur des *tibias* de cheval, et que tous les autres ossements qui se trouvaient dans les champs se pulvérisaient à leur approche. Comme toutes les sorcières d'un pays devaient entrer ensemble à *Blåkulla*, elles se donnaient rendez-vous

à la cime des clochers. N'y restassent-elles qu'un seul instant, elles en profitaient pour casser un morceau d'une cloche, et l'emportant avec elles à travers les nuages, elles le lançaient de là dans l'espace en prononçant cette formule blasphématoire : « Que Dieu ne laisse jamais approcher mon âme plus près de lui que ce morceau de métal n'approchera de la cloche à laquelle il a été enlevé ! »

En arrivant à *Blåkulla*, les enfants étaient introduits dans une salle éclatante de lumières. Satan les recevait assis sur son trône, ou couché sous une table à laquelle il était enchaîné. Chaque sorcière le saluait et le complimentait ; puis, se prosternant à genoux, lui présentait ses pupilles. Satan demandait aux enfants s'ils voulaient entrer à son service. Tous répondaient : Oui ! car le prince de *Blåkulla* rayonnait d'une telle majesté qu'il leur était impossible de n'en pas être fascinés. Alors il leur promettait joie et bombance pendant leur vie, et félicité sans fin après leur mort. Une poignée de main scellait leur pacte; après quoi, Satan ayant marqué ses nouveaux clients en les mordant au front ou au petit doigt, inscrivait leur nom, en lettres de sang, dans un grand livre, et leur donnait à chacun, comme arrhes de ses bienfaits futurs, une pièce d'argent si énorme qu'elle eût pu servir de bouclier à un soldat franc.

En ce moment les sorcières s'évertuaient à brasser la bière, à distiller l'eau-de-vie, à apprêter les boudins et autres plats du banquet infernal. Les convives se rangeaient autour d'une vaste table ronde; on mangeait, on buvait, on fumait, on chantait, on se livrait au jeu et à la danse; et quelle danse! Tout cela entremêlé de mille folies et d'agréables tours de force, que Satan exécutait lui-même avec sa queue. Le sabbat terminé, l'intendant de *Blåkulla* donnait le signal du départ, et indiquait le jour et le lieu de la prochaine réunion. Ces réunions, en effet, n'étaient point invariablement fixées à *Blåkulla*. Elles se tenaient tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, suivant les circonstances et le caprice de Satan; par exemple, sur les rochers de l'île de *Jungfru*, dans le détroit de Kalmar, sous les poteaux de *Skanstull*, près de Stockholm, à la cime d'un haut clocher ou même à la pointe d'une aiguille.

Les enfants voués à Satan étaient de sa part l'objet d'un soin particulier. Ils recevaient à *Blåkulla* les leçons d'un maître qui leur apprenait à parodier le *Pater* et le *Credo*, à blasphémer le ciel et la terre, à maudire la mémoire et le cœur, les prêtres, les semences, et tous les oiseaux, excepté la pie, dont les sorcières prenaient quelquefois la forme. Les enfants renouvelaient le pacte qu'ils avaient conclu avec Satan, à toutes les grandes fêtes de l'année.

Rarement on voyait les sorciers à l'église; une botte de paille ou un cochon y tenait leur place, ce qui n'était remarqué, du reste, que par les familiers de *Blåkulla.* Ce qui préoccupait surtout ces derniers, c'était la délivrance de leur prince; ils avaient sans cesse les yeux attachés sur la chaîne de fer qui le retenait captif, prêts à briser par un dernier effort ceux des anneaux que le temps aurait déjà rongés. Mais au moment où ils croyaient toucher à leur but, le grand archange, descendant du ciel, remettait à neuf les fers de l'ennemi de Dieu.

Tels sont les récits que les habitants d'Åland font de *Blåkulla.* Si la tradition s'en est si vivement conservée dans leur mémoire, il ne faut pas s'en étonner. Les derniers protocoles du consistoire d'Åbo, où on voit les Ålandais mêlés à des faits de sorcellerie, ne datent que de 1673; la Suède elle-même n'a cessé de croire aux sorciers, du moins de les persécuter positivement, qu'en 1794. Aujourd'hui les Ålandais sont les moins superstitieux de tous les peuples du Nord; la vie réelle et positive les a étreints trop vivement pour leur laisser le temps de rêver aux esprits et de se bercer dans les chimères.

Quels sont les sentiments des habitants d'Åland à l'égard de la Russie? Cette question est délicate; elle renferme, d'ailleurs, un côté politique, que le

caractère et les limites de ce livre ne me permettent pas de traiter. Ce que je dirai seulement, c'est que, Suédois d'origine, les Âlandais le sont aussi de cœur ; ils aiment la Suède, cette vieille mère qui les a réchauffés pendant si longtemps dans son sein, et qui leur a donné leur langue, leurs institutions, leur religion, c'est-à-dire tous les éléments de leur vie sociale. Quant à la Russie, ils n'ont pas oublié, sans doute, les calamités effroyables dont elle accabla leurs pères, en 1714 ; mais depuis la paix de Frédrikshamn, la haine sombre qu'éveillaient ces odieux souvenirs, s'est peu à peu amortie. On ne saurait dire, en effet, que les Âlandais aient particulièrement souffert de la dernière conquête moscovite ; ils ne sont point de ces peuples que l'on persécute, car ils n'offrent aucun élément de résistance. Si le gouvernement russe tient la Finlande sous un joug de fer, c'est qu'il craint en elle le développement d'une nationalité qui lui porte ombrage, et qu'il jalouse sa haute culture intellectuelle. Or, sous ce double rapport, les îles d'Âland sont parfaitement inoffensives. Livrés exclusivement aux soins matériels de la vie, leurs habitants ne se préoccupent ni de nationalité[1] ni de politique, et quand ils savent lire et écrire, ils se croient, la

1. L'habitant d'Âland toutefois, est très-fier de son pays. Quand vous lui demandez s'il est Suédois ou Finnois, il répond d'un ton ferme et en relevant la tête qu'il est Âlandais.

plupart, arrivés aux colonnes d'Hercule de l'intelligence.

Ainsi donc depuis 1809, les Âlandais n'ont aucun motif personnel de nourrir leur vieille haine contre les Russes : ce n'est pas à dire pour cela que leur domination leur soit sympathique ; ils éprouveraient au contraire la plus grande joie à en être délivrés et à rentrer de nouveau dans le giron de la Suède. Chez ces peuples du Nord la loi du sentiment est la loi suprême ; vous les verrez toujours prêts pour y répondre, à sacrifier leur tranquillité la plus assurée et leurs avantages matériels les plus évidents.

Les Âlandais ne sont pas riches ; mais la plupart jouissent d'une certaine aisance et vivent bien. Leurs maisons sont communément bâties en bois de sapin ; les chambres qu'ils habitent, assez vastes mais faiblement éclairées ; leurs lits, presque tous placés sur une soupente qui règne tout le long de la pièce à une hauteur de sept à neuf pieds, et que l'on divise au moyen de cloisons en planches, suivant le personnel de la famille, en un certain nombre de compartiments. On monte à cette soupente avec une échelle. Pendant l'hiver, les vieillards couchent sur une plate-forme en briques, pratiquée au-dessus du grand poêle ou fourneau qui occupe le centre de la pièce principale de la maison. Cette plate-forme, toujours chaude, offre un attrait irré-

sistible à ceux auxquels elle est affectée ; il est des vieillards qui ne la quittent presque pas de toute la saison ; après y avoir dormi, étendus pendant la nuit, ils s'y accroupissent ou s'y assoient les jambes pendantes durant le jour ; ils y mangent, ils y fument, et reçoivent du haut de ce singulier trône les gens du pays et les étrangers qui viennent les visiter.

Les habitations de quelque importance se composent toujours, indépendamment du corps de logis principal, de trois ou quatre autres petits bâtiments servant de hangars, de magasins et de bain. On appelle tout cet ensemble *gård*.

Le bain surtout est indispensable ; on en compte un par *gård*, ou tout au moins par petit village ou hameau. Les habitants s'y rendent chaque samedi ou veille de fête : c'est le prélude à tout repos, à toute réjouissance ; c'est aussi le remède souverain. Les femmes d'Åland, de même que celles de Finlande, se font souvent transporter dans le bain pour y accoucher. Il s'agit ici du bain de vapeur, ce que nous appelons bain russe.

Les habitants d'Åland sont très-religieux ; ils vont à l'église tous les dimanches, à pied, en charrette ou en bateau, pendant l'été ; en traîneau pendant l'hiver. Ils lisent la Bible dans l'intérieur des familles. Leur religion étant la même que celle des Suédois et des Finlandais, ils célèbrent comme

eux avec éclat les grandes fêtes de Noël et de Pâques. Libres de toute excentricité d'idées, ils n'ont donné, chez eux, aucun accès au piétisme ni à cette doctrine dite des lecteurs (*läseriet*), qui fait tant de prosélytes en Suède.

L'habillement des Âlandais n'a rien de particulier, si ce n'est cette lourde casquette de peau de loup dont j'ai parlé plus haut; ils se mettent à leur goût, et ne diffèrent guère, sous ce rapport, de nos paysans aisés. Pendant l'été ils portent de la bure ou du coton, pendant l'hiver du gros drap gris et des fourrures de peau de mouton.

Les fiançailles et les mariages se célèbrent, aux îles d'Âland, à peu près comme dans l'Upland. On s'y réjouit bruyamment, on y échange des cadeaux de toute sorte, on y mange, on y boit, on y danse. Une noce d'Âlandais dure plusieurs jours et coûte fort cher; c'est pour eux affaire d'amour-propre que de choisir pour la célébrer le milieu de l'été : ils veulent prouver par là qu'ils n'ont pas besoin d'attendre les produits de la moisson pour en faire les frais. Une danse assez curieuse a lieu dans certains villages, le soir du mariage, entre les gens de la noce : on l'appelle danse de la fiancée, *bruddans*. Elle commence par une ronde, au milieu de laquelle se tient la mariée, en habit nuptial et les yeux bandés. La ronde tourne, tourne; la mariée étend les bras, cherchant à saisir une des dan-

seuses; dès qu'elle en a touché une, elle lui met sa couronne sur la tête, ce qui veut dire qu'elle sera la première à se marier après elle. La jeune fille couronnée prend alors la place de la mariée et joue le même jeu. Quand trois jeunes filles ont été couronnées, une grande bataille s'engage. Les femmes y prennent part; elles cherchent à enlever la jeune mariée, les jeunes filles s'y opposent. Les hommes, de leur côté, s'efforcent de s'emparer de l'époux, que les garçons défendent. Enfin, la victoire reste aux hommes et aux femmes, et la danse reprend de plus belle.

Les cérémonies funèbres, chez les Ålandais, tiennent à la fois des usages de la Suède et de ceux de la Finlande.

Quand un Ålandais vient à mourir, on commence par envelopper son corps d'un suaire blanc; puis, vingt-quatre heures s'étant écoulées, on le dépose dans une chambre froide, où il reste jusqu'au moment de l'inhumation, qui n'a lieu que longtemps après. Cette mesure, qui prévient les enterrements prématurés, donne lieu quelquefois, par suite de l'abandon où on laisse les morts ou les prétendus morts, à des accidents funestes. Ainsi, tandis que j'étais en Finlande, en 1842, une jeune femme, après un accouchement douloureux, étant restée de longues heures sans donner aucun signe de vie, on la crut morte, et on la transporta

dans la chambre froide : le lendemain, elle était accouchée d'un second enfant, mais cette fois elle avait réellement cessé de vivre. A la même époque, une jeune fille tomba en léthargie ; à l'immobilité de son corps, à l'absence de sa respiration, on jugea qu'elle avait succombé. Mais au lieu de la transporter dans la chambre froide, on la déposa, je ne sais par quel heureux hasard, dans une chambre de bain qui conservait encore un peu de chaleur. Au bout de quelques heures, la jeune fille était revenue complétement à elle, et avait recouvré toutes ses forces. Cependant elle n'osa pas rentrer dans sa famille avant le jour, de peur qu'on ne la prît pour un fantôme et qu'on ne cherchât à lui faire du mal.

Le jour de l'inhumation étant arrivé, on dépose le corps dans un cercueil de bois peint en noir, ou, lorsqu'il s'agit de gens riches ou aisés, façonné avec art et recouvert, çà et là, de plaques et de lames argentées. Si le mort est un enfant, le cercueil est peint en blanc et orné de fleurs et de dentelles. Ensuite le cortége, composé des parents et amis du défunt, se dirige vers l'église, où le prêtre dit les prières selon le rit luthérien. Enfin, de l'église on se rend au cimetière, et, sur le bord de la fosse, le défunt reçoit la dernière bénédiction du prêtre et le dernier adieu de ceux qui l'accompagnent. Après le convoi, les invités re-

tournent à la maison mortuaire, où on leur sert un repas. L'usage veut, du moins en Finlande, que chacun en emporte avec soi un craquelin ou une brioche. Il est à remarquer que depuis la maison mortuaire jusqu'à l'église, et même jusqu'au cimetière, la route est jonchée de petites branches de sapin. Des croix et des tombes s'élèvent sur presque toutes les sépultures; elles portent des épitaphes qui, la plupart, expriment une pensée profonde et sainte.

En Suède, où les mêmes coutumes existent, on lit cette sentence au fronton de la porte du cimetière de Gothembourg : *Tänk på döden*, « Pense à la mort! » Sur la route du canal de Gothie, non loin de la vieille église de *Wreta-Kloster*, j'ai trouvé une épitaphe vraiment admirable. Elle est inscrite sur la tombe du lieutenant Broms, mort en 1829 :

Kung se ditt öde,
Träll se din hvila,
Du sköna skåda dessa ben,
Du lärde dessa tomma hufvudskålar,
Du rike detta stoftet,
Du usle denna verld.

Roi, vois ta destinée,
Esclave, vois ton repos,
Beauté, vois ces os;
Savant, vois ce crâne vide;
Riche, vois cette poussière;
Pauvre, vois ce monde!

J'ai dit plus haut que les Âlandais vivent bien. Ceci naturellement est relatif. Nos paysans de France, ceux d'Angleterre, surtout, ne s'accommoderaient peut-être pas volontiers de leur ordinaire. Les Âlandais se nourrissent de pain de seigle, de poissons frais ou salés, de beurre, de fromage et de viande. Cette dernière, assez rare d'ailleurs, est maigre et peu avenante. Le pain est mince comme de la galette; on ne le cuit que deux ou trois fois par an; il est fait en forme de couronne, ce qui permet d'en enfiler les miches à de longues gaules suspendues au plafond de la chambre de famille. La dureté qu'il contracte, en se conservant, est telle que lorsqu'on veut s'en servir, on est obligé de le couper à coups de hache. Ce pain, toutefois, est excellent, et en plus d'une occasion je m'en suis régalé avec un vrai plaisir. Les Âlandais boivent une sorte de petite bière, dite boisson faible (*svagdricka*), que chaque *gård* fabrique lui-même en grande quantité, et de l'eau-de-vie de grains. Cette eau-de-vie, qu'un palais étranger trouverait au premier abord singulièrement nauséabonde, est fort estimée des habitants du pays; dans leurs excursions d'hiver, ils ne manquent jamais, lorsqu'ils sont en nombre, d'en emporter avec eux une barrique. Que de fois, pendant mon voyage de 1852, n'ai-je pas eu recours à celle de nos gens! Et certes, au milieu des neiges et des détroits glacés où nous

errions, un verre du meilleur cognac n'eût pas été plus vivement apprécié. Une autre boisson, à laquelle les Âlandais ne répugnent pas dans l'occasion, qu'ils recherchent même, c'est l'eau salée de la mer. J'ai vu souvent nos *rotkarlar* se coucher à plat ventre sur la glace, et y pratiquer un trou pour en humer quelques gorgées. Cela, disaient-ils, leur faisait du bien. Je crois, en effet, que la vigueur de tempérament dont jouissent les habitants d'Âland, tient en grande partie à la quantité de sel qu'ils consomment. Il en est de même en Finlande et dans toutes les provinces baltiques. Les Esthoniens, par exemple, qui certes sont des hommes aussi solides que les Âlandais, dépérissent dès que le sel leur est supprimé.

A l'exception des paroisses de *Kumlinge*, de *Foglö* et de quelques autres localités isolées de moindre importance, où le pays dépouillé n'offre que des sapins rabougris et de chétives broussailles, les îles d'Âland sont richement boisées; le bois même forme un article important de leurs exportations. Outre les arbres communs à tous les pays du Nord, tels que le pin, le sapin, l'aune et le bouleau, on y trouve encore le chêne, l'érable, le frêne, le tilleul, l'alizier, le noyer et l'if. Ces arbres, il est vrai, à l'exception du noyer, qui, par une sorte de compensation, abonde dans la paroisse de *Kumlinge*, privée, comme on sait, de toutes les autres espèces,

ces arbres n'y croissent pas en grande quantité; mais leur qualité est excellente et supérieure peut-être à celle que leurs similaires présentent dans les régions plus favorisées.

Quant aux céréales et autres végétaux, on en compte environ douze cents espèces, auxquelles le sol des îles d'Âland est plus ou moins propice. Ainsi on y cultive avec succès, et sur une grande échelle, le seigle et la pomme de terre; le seigle y rend jusqu'au septième grain. Mais le froment, l'orge, l'avoine, les légumes, ne s'y rencontrent qu'en proportion minime, et suivant les besoins particuliers des ménages. Depuis les dernières années, l'agriculture a fait de remarquables progrès dans les îles d'Âland; des champs fertiles et de vertes prairies s'étendent là où naguère on ne voyait que marais bourbeux et sauvages forêts. Cependant, il est encore certains points des îles, par exemple dans les parages de *Kökar*, où le sol a résisté jusqu'à présent à tous les efforts, et il n'est pas probable que l'on réussisse jamais à le féconder. Ceci explique pourquoi, prises dans leur ensemble, les îles d'Âland sont peu fortunées : ne faut-il pas que les endroits plus favorisés s'y sacrifient en faveur de ceux qui le sont moins? De là un équilibre qui donne au pays le nécessaire, mais qui lui retranche le superflu.

Le système agricole des Âlandais tient à la fois de

celui des Suédois et de celui des Finlandais. Ils font usage, en certains endroits, du défrichement par le feu (*svedja*) et sèment dans la cendre. Le fumier, du reste, ne leur manque pas. Ils moissonnent le grain avec la faucille, et le laissent sécher dans de vastes étuves avant de le battre. En général ils font de bonnes récoltes, des récoltes moyennes, du moins; mais il arrive aussi parfois que des insectes malfaisants, ou une gelée prématurée, détruisent leurs moissons dans leur germe. Les îles d'Åland n'ont point d'arbres fruitiers.

Les prairies de ces îles sont complétement abandonnées à la nature, ce qui ne les empêche pas de prospérer assez. Elles ne servent que pour les fourrages d'hiver. Pendant l'été, les Ålandais font paître leurs bestiaux dans les bois. On est surpris, quand on côtoie les îlots inhabités de l'archipel d'Åland, d'y voir surgir tout à coup, çà et là, de petits troupeaux bêlant, gambadant, s'effarouchant et prenant la fuite à votre approche, absolument comme des animaux sauvages. C'est, en effet, dans ces îlots que les habitants du pays transportent leurs chèvres, leurs brebis et leurs moutons, et qu'ils les laissent tant que dure la belle saison. De la sorte, ils s'épargnent le soin de les garder, et comme ils savent d'ailleurs qu'ils ne pourront s'échapper d'eux-mêmes, et que personne ne les enlèvera, ils sont sûrs de les reprendre quand ils voudront.

Cependant, ce singulier mode d'élever le bétail ne saurait aboutir à des résultats bien splendides. Les brebis et les vaches d'Åland sont de petite taille et de chétive apparence; il en est de même de ses chèvres et, jusqu'à un certain point, de ses chevaux, qui, toutefois, sont d'une vigueur peu commune. Ceci explique pourquoi la viande que mangent les Ålandais est si maigre et si sèche. En revanche, ils fabriquent un fromage d'un goût exquis. Celui de *Föglö* surtout, est fort renommé et s'exporte en grande quantité.

En même temps que les produits naturels que je viens de passer en revue, les Ålandais ont encore, pour servir à leur alimentation et à leur commerce, le butin de leur chasse et de leur pêche. Ils chassent le phoque ou veau marin et certaines espèces d'oiseaux de mer; ils pêchent le saumon, la perche et une foule d'autres poissons, parmi lesquels le *strömming* tient la première place. Ce petit poisson a quelque ressemblance avec nos sardines, mais il est plus fin, plus délicat; on le mange frais ou salé. Un roi de Suède défendit un jour, dit-on, par un édit, d'en ôter les arêtes : c'était, à ses yeux, faire insulte à la nature; il est vrai que les arêtes du *strömming* en renferment la partie la plus succulente, et elles sont d'une si excessive ténuité !

Le produit de la pêche du *strömming*, autrefois

si abondant, commence depuis quelque temps à diminuer. Il n'en forme pas moins le principal objet d'exportation des îles d'Åland. Cette exportation, qui entretenait naguère, encore, entre ces îles et Stockholm des rapports continus également avantageux aux deux parties, a dû, par suite des mesures récentes de la douane suédoise contre les produits finlandais, prendre une autre direction. Les Ålandais portent maintenant leur *strömming* et autres denrées vers les côtes orientales du golfe de Finlande, à Åbo, à Helsingfors; ils vont même jusqu'à Revel et à Saint-Pétersbourg; mais ces divers marchés, moins avides des produits ålandais que les marchés suédois, sont loin de leur compenser le débouché qu'ils ont perdu.

La supériorité du bois des îles d'Åland sur celui du continent finlandais, leur a valu le privilége d'alimenter presque exclusivement les chantiers d'Åbo des poutres, planches, mâts, etc. nécessaires à leur consommation. On voit aussi plusieurs armateurs d'Åbo, séduits par le bon marché que la main-d'œuvre offre sur les lieux, envoyer des ouvriers à Åland même, pour y construire des navires; les Ålandais, de leur côté, ont commencé à fabriquer de petits bâtiments dont ils se proposent de faire commerce. Ce point est un des plus intéressants à observer; il révèle un nouveau champ d'industrie que d'autres peuples peut-être que les

Finlandais et les Ålandais pourraient également exploiter.

Tel est donc l'état économique des îles d'Åland. A tout prendre, il est satisfaisant; s'il n'engendre pas le luxe, il supprime, du moins en partie, la misère et se rapproche du bien-être. Rappelons, d'ailleurs, que cette triple phase de la vie matérielle de l'humanité n'a rien d'absolu; elle n'est appréciable que d'après un degré de civilisation donné et l'effervescence relative des besoins. L'Ålandais, peuple simple et voisin de la nature, accoutumé à un destin sévère et à des luttes incessantes, n'aspire point aux jouissances factices, aux félicités de convention; le nécessaire lui suffit. Tel est son but, même lorsqu'il montre le plus d'âpreté au gain, ou qu'il s'oublie, parfois, à des manœuvres qui feraient douter de sa probité et de sa vertu. Mais, pour l'Ålandais, le nécessaire n'est-il pas le bien-être? Voyez-le s'avancer, droit, agile, riche de santé et de force; n'est-il pas heureux? J'avais parmi mes guides, lors de mon voyage de 1852, des hommes magnifiques: Eh! bien, comment vivaient ces hommes durant les huit ou dix jours que je les gardai avec moi? Du pain de seigle dur comme du bois, du beurre salé et de l'eau-de-vie de grain; point d'autres provisions. Ils portaient leur pain dans des sacs de peau de renne, leur beurre dans de petites boîtes en sa-

pin, qu'ils glissaient comme des tabatières dans la poche de leur gilet. Ils mangeaient sur le pouce, assis sur le bord d'un traîneau ou sur un glaçon ; et ils étaient d'une gaieté inaltérable, et ils supportaient avec une intrépidité qui ne se démentait jamais, les corvées les plus ingrates, les plus accablantes fatigues!...

Les îles d'Âland ne produisent pas seulement des hommes robustes; elles ont donné encore des noms estimés à l'Église, à la science et à l'armée. Ragvald II, qui occupait le siége épiscopal d'Âbo, en 1308 ou 1309, était Âlandais. C'était un prélat d'un caractère tout à fait approprié à son temps ; il bâtit le château fort de *Kuustö*, dont il fit sa résidence, et déclara la guerre aux Tavastiens, qui refusaient de lui payer la dîme[1]. Il eut à lutter contre les Russes, qui saccagèrent sa ville épiscopale et son château. Il mourut, dit Rhyzelius, après avoir réparé, autant qu'il lui était possible, les maux que la guerre avait causés à son diocèse.

Peter Âlänning, qui vivait à la fin du XIII[e] et au commencement du XIV[e] siècle, était également originaire des îles d'Âland. C'était un des plus riches bourgeois de son temps et un des

1. La chronique à laquelle j'emprunte ces renseignements parle d'une dîme de peaux : *skinnstionden*. On sait, en effet, que la plupart des tributs auxquels étaient soumis les anciens Finnois, s'acquittaient en peaux d'écureuils.

magistrats municipaux de Stockholm les plus considérés. Les ecclésiastiques, comme les gens du monde, lui confiaient leur argent en dépôt. Ayant eu à se mêler d'affaires politiques, à l'occasion des troubles que les partisans du roi Albrecht excitaient dans le pays, il fut un instant emprisonné à Stockholm. Peter Ålänning, suivant la coutume des gens riches de son époque, cherchait à gagner le ciel en comblant les églises de magnifiques présents. Il fonda en 1386 une prébende auprès de la cathédrale d'Åbo, sacrifiant à cette œuvre pie tous les biens qu'il possédait dans les îles d'Åland. Il fit une fondation du même genre auprès de la cathédrale d'Upsal, la dédiant à Dieu, à la vierge Marie, et aux saints martyrs le roi Olof et l'évêque Henri. Ce généreux et devôt Ålandais vivait encore en 1403.

Georgius Alanus, Christiern Alander et Henri Hassel, tels sont encore les noms des trois Ålandais que la chronique locale répète avec honneur. Ils illustrèrent l'université d'Åbo; le premier par ses leçons de physique et de botanique, les deux autres par leurs leçons d'éloquence. Henri Hassel, surtout, captivait tous les suffrages; on estime qu'il présida, à lui seul, cent trente-cinq thèses académiques.

Henri Hassel eut pour compatriote et pour camarade, le brave Wilhelm Carpelan qui naquit

à Grelsby, dans la paroisse de *Finström*, le 7 avril 1700. Dès l'âge de seize ans, Carpelan entra dans l'armée en qualité de sous-officier; il assista, en 1718, au siége de Fredrikshall; fut nommé colonel du régiment d'Ostrobottnie, en 1747, et prit, dix ans plus tard, une part active à la guerre de Poméranie. Forcé de capituler à Demmin, le 1er janvier 1758, il se trouva néanmoins dans la même année aux batailles de Passévak, de Gollnitz et de Rosenau. En 1759, placé à la tête d'une expédition navale, sur le *Frisch-haff*, il s'empara de treize navires et fit cinq cents prisonniers. En 1761, sous les ordres du feld-maréchal Fersen, il prit d'assaut la ville de Wallin, et repoussa l'attaque des Prussiens au camp de Barthan, après quoi il joua un rôle des plus actifs dans le Mecklembourg, pendant toute la campagne d'hiver. La fortune se montra peu favorable aux armes suédoises durant le cours de cette campagne; mais là où elle sembla leur sourire, ce fut en grande partie le résultat des efforts de Carpelan. Sa devise était : « Parler peu et faire beaucoup; » devise à laquelle il se montra toujours fidèle. Carpelan se retira du service en 1770. Le roi de Suède ajouta alors à son grade de général le titre de baron. Il mourut le 3 juillet 1788 et fut enterré à *Wilnäs*, dans le gouvernement d'Âbo.

CHAPITRE VII.

Chasses royales dans les îles d'Åland. — L'élan. — Le phoque.— Le loup. — Curieux détails.

Les îles d'Åland étaient jadis un lieu de chasse exclusivement réservé aux rois de Suède. C'était un beau et joyeux spectacle quand ils y arrivaient avec leur cour; tout le pays était en émoi; les cors résonnaient, les veneurs lançaient leurs meutes; et l'élan, traqué, harcelé, coupé de toute retraite, se précipitait éperdu à travers les bois et le long des détroits, brisant dans sa course les bouleaux nains et les pins naissants,

L'élan! C'était à lui seul en effet qu'on en voulait. Gibier vraiment royal, il atteignait dans les îles d'Åland à des proportions colossales; on le préférait au cerf et au chevreuil. Aussi, que de précautions pour écarter de lui toute atteinte fatale! Nul autre que le roi n'avait le droit de le chasser. Un des gouverneurs d'Åland, nommé Wulfsdorf, s'étant arrogé ce droit, on plaça auprès de lui pour le surveiller un certain Daniel Baur, avec le titre de maître ou capitaine de chasse, *jagmästare*. Ceci se passait en

1613. En 1620, par un décret du 20 août, Gustave-Adolphe fulmina *la peine de mort* contre quiconque aurait tué un élan dans les îles d'Åland. Et si, par une faveur particulière, ajoutait le décret, le coupable obtenait grâce de la vie, ses biens devaient être confisqués au profit de l'État et lui, exilé en Ingrie, pour y vivre misérablement jusqu'à la fin de ses jours. Dans le cas où la bête frauduleusement abattue n'aurait point été retrouvée, le meurtrier était passible d'une amende de quarante marks. Ce décret de Gustave-Adolphe fut renouvelé, mais avec quelques modifications, le 24 mars 1647, par sa fille la reine Christine. Le braconnier des îles d'Åland, tout en continuant d'encourir la peine de mort, se vit alors, en cas de commutation, exilé, non plus en Ingrie, cette sauvage province du royaume, mais à l'étranger, et seulement pour un temps limité.

L'histoire ne dit pas si, parmi les arrêts de mort prononcés en vertu des deux décrets que je viens de citer, il y en eut d'exécutés; en revanche, les exemples de bannissement sont nombreux. Les tueurs d'élans étaient ordinairement déportés dans cette partie de l'Amérique que l'on appelle *Nouvelle-Suède*. En 1617, un homme libre de *Saltvik* et un batelier de *Jomala*, convaincus d'avoir enfreint les décrets, furent dirigés, par ordre de la reine, sur cette colonie; ils y furent suivis, en 1653,

par un bourgeois d'Öregrund, qui avait commis le même crime. En vain les condamnés réclamèrent-ils contre tant de rigueur; le seul adoucissement qu'on leur accorda fut d'emmener avec eux leurs femmes et leurs enfants, s'ils voulaient y consentir. Cependant, de temps en temps, les juges se départaient de leur fidélité habituelle à la lettre de la loi : on vit des tueurs d'élans se racheter de la peine qui les menaçaient moyennant une amende de six bœufs; d'autres passèrent par le supplice des verges, ou subirent un emprisonnement temporaire dans une forteresse.

En 1714, avant l'envahissement des îles d'Åland par les Russes, tous les élans que l'on put y découvrir furent abattus et salés. Ainsi l'avait ordonné le roi de Suède. Ceux qui échappèrent tombèrent sous les balles des Russes. Ces grands massacres, exécutés successivement par les amis et les ennemis, détruisirent la race de l'élan dans toute l'étendue des îles d'Åland. On n'en vit plus que par moment quelques-uns errer çà et là dans les bois solitaires et sur les rochers isolés, jusqu'à ce qu'enfin, en 1778, le dernier fut mis à mort dans la terre de *Flaka*, près de *Lemland*. Il va sans dire que longtemps avant cette exécution suprême, les décrets de Gustave-Adolphe et de Christine étaient déjà tombés en oubli.

Aujourd'hui l'élan se retrouve encore en Suède,

en Finlande et même en Russie[1], mais il est loin de présenter cette grande taille, ces magnifiques proportions qui distinguaient celui d'Âland. Toutefois, ce n'en est pas moins un bel et noble animal, et les Nemrods du pays le chassent toujours avec ardeur, tandis que les poëtes le chantent avec enthousiasme[2]. Malheureusement, il est à craindre que la race de l'élan ne se perde bientôt dans tout le Nord : car, il n'est plus aujourd'hui de décret royal ou impérial qui le protége; un écrivain finlandais qui est loin, cependant, de regretter les mesures exorbitantes des temps passés, se plaint amèrement de voir le plus beau gibier du monde à la merci du premier garçon de ferme qui saura pointer un fusil ou brandir une hache.

Si les habitants d'Âland n'ont plus aujourd'hui pour accidenter leur vie, les péripéties solennelles de la chasse de l'élan, en revanche la chasse du phoque leur procure les émotions les plus saisissantes. Et, ici, ce n'est point un monarque qui s'arroge le droit exclusif de poursuivre la proie, ce droit appartient au peuple des îles tout entier.

Les phoques abondent dans la Baltique et dans

1. Voy. *Souvenirs de chasse* par Louis Viardot, p. 135 et suiv. Hachette et Cie.

2. Runeberg, le premier poëte de la Finlande, a intitulé la plus belle de ses œuvres, son œuvre nationale par excellence : les *chasseurs d'élan, Elgskyttarne.*

le golfe de Bottnie; on les y rencontre en troupes nombreuses, quelquefois même par centaines. Pendant le jour, ils restent assez volontiers dans l'eau; mais dès que la nuit approche, ils se répandent sur les pierres ou les rochers qui se dressent çà et là autour d'eux et y dorment immobiles jusqu'au lendemain matin. Quand vient l'hiver et que la glace a couvert entièrement les golfes et les détroits, on voit les phoques élever leur tête au-dessus de la surface solide, par des trous qu'ils y ont pratiqués[1], puis s'en élancer pour s'étendre au soleil et respirer l'air. C'est vers cette époque (du 2 au 24 février) que les femelles mettent bas; elles déposent leurs petits sur la glace nue, et tels qu'ils sortent de leur sein: elles les allaitent pendant huit ou dix jours, mais ce n'est guère qu'au bout d'un mois que les nouveau-nés sont capables de se procurer eux-mêmes leur nourriture et de se passer des soins de leur mère.

On prend quelquefois de jeunes phoques pour les apprivoiser. Ceci est facile. Le phoque, malgré ses membres épais et ses mouvements lourds, est très-intelligent. Il est, en outre, susceptible d'un attachement profond et d'une fidélité à toute épreuve.

1. Les phoques ne se servent pour percer les trous qu'ils font dans la glace, ni de leurs dents, ni de leurs pattes; ils n'emploient à cela que leur haleine qu'ils dirigent longtemps vers le même endroit.

Il suit son maître à la nage quand il est en bateau; il monte lui-même dans ce bateau et le garde quand son maître s'éloigne; il prend du poisson pour lui et pour son maître; il aime à jouer avec son maître, à lui faire des caresses et à en recevoir, etc. Von Bærs, dans son savant ouvrage sur la baleine, cite un trait curieux d'un phoque apprivoisé.

Ce phoque avait été pris tout jeune par un paysan, qui le logea dans sa cuisine. Peu à peu il s'apprivoisa tout à fait; il témoignait une grande affection aux habitants de la maison, jouait avec les enfants et obéissait à la voix de son maître aussi promptement et aussi fidèlement qu'un chien. Chaque jour, il allait se baigner dans la mer et en rapportait régulièrement avec lui un saumon ou tout autre poisson. Pendant l'été, il se chauffait volontiers au soleil, et pendant l'hiver, il ne s'étendait pas avec moins de plaisir devant le feu. Quatre ans s'étaient ainsi écoulés, lorsqu'une maladie qui défiait tous les remèdes s'abattit tout à coup sur les troupeaux du maître du phoque. Il se rendit auprès d'une vieille femme du pays, qui passait pour sorcière, afin de la consulter. Elle lui répondit que tout le mal avait pour cause l'introduction et le séjour dans sa maison de la bête impure. Le paysan s'empressa aussitôt de transporter le phoque au loin en mer, persuadé qu'il y resterait; mais le lendemain l'intelligent animal se retrouvait dans la cui-

sine, à sa place accoutumée. Le paysan le donna alors à un pêcheur, qui le jeta de nouveau à la mer, à une distance de plusieurs milles. Un jour et une nuit se passèrent sans que le phoque reparût; on s'en croyait délivré, quand tout à coup, vers le soir du second jour, une servante entendit gratter à la porte. Elle alla ouvrir : c'était le phoque, qui se précipita dans l'intérieur, en hurlant de joie. On chercha encore à le perdre, et en effet une semaine s'écoula sans qu'il fît mine de revenir. Enfin une nuit, pendant un effroyable orage, on entendit mêlés aux rafales du vent des mugissements plaintifs qui semblaient s'éteindre peu à peu. On n'y fit aucune attention ; mais le matin étant venu, on trouva le pauvre phoque en travers de la porte de la maison ; il s'était traîné jusque-là et y était mort de faim.

Ce n'est que fort rarement que les habitants d'Åland se donnent le plaisir d'apprivoiser des phoques; ils tirent de ces animaux un parti plus sérieux, plus lucratif[1]. Un seul individu de grosseur

1. Les habitants du Groënland se livrent, encore plus que ceux d'Åland, à la pêche du phoque. Le phoque est pour eux ce que le renne est pour le Lapon, ce que tous les animaux domestiques pris ensemble sont pour les peuples civilisés. Les Groënlandais estiment le bonheur ou le malheur de la vie d'après l'abondance ou la disette des phoques. On raconte que lorsque les premiers missionnaires chrétiens leur faisaient la description des félicités du ciel : « Il faut donc qu'il y ait là-haut, s'écriaient-ils, une bien grande quantité de phoques ! »

ordinaire peut leur rapporter de dix à quinze roubles (de 40 à 60 francs). C'est donc une excellente affaire pour les Ålandais qu'une chasse au phoque bien réussie.

Cette chasse a lieu ordinairement pendant l'hiver. Au mois de février ou de mars, de nombreuses flottilles composées de barques pontées, à la quille garnie de fer, montées chacune par huit hommes et approvisionnées de vivres pour deux ou trois mois, s'élancent sur la mer, au milieu des neiges et des glaces qui la couvrent de toutes parts. Quand on arrive en vue d'une montagne de glace, on fait halte et les chasseurs descendant de leurs bateaux vont l'explorer. Presque toujours elle cache dans ses anfractuosités un nombre considérable de phoques. Dès que les chasseurs les ont découverts, ils se précipitent sur eux et les abattent à coups de massue ou de bâton, ce qui doit être fait prestement, car, au moindre bruit, les phoques épouvantés se réfugient dans les trous qui leur ont servi de passage et disparaissent sous l'eau. Il ne reste alors que les petits qui, ne pouvant d'eux-mêmes gagner leur humide retraite, sont infailliblement capturés ; mais le profit de cette capture est minime. Quand les trous sont trop multipliés, le chasseur doit se glisser sur le ventre jusqu'à ce qu'il soit à portée de sa proie. Souvent la chance veut qu'il arrive au milieu d'une

troupe de phoques qui se battent. Dans ce cas le bruit est tel que le chasseur, couvert d'ailleurs d'une peau de phoque et habile à imiter le cri de cet animal, les surprend et en tue un grand nombre avant qu'ils aient eu le temps de songer à fuir. Quelquefois aussi le froid est si vif qu'à peine le phoque est-il sorti du trou qu'il a réussi à percer, que ce trou est immédiatement refermé par la gelée. Plus de refuge alors pour la malheureuse bête ; elle tombe sous la main fatale du chasseur qui l'extermine à plaisir. On voit bien, il est vrai, des phoques qui essayent de se défendre ; ils mordent avec leurs dents redoutables les bâtons de leurs agresseurs ; ils vont même jusqu'à les attaquer ; mais leurs efforts sont vains ; peu aptes, de leur nature, à se mouvoir sur une surface solide, ils finissent infailliblement par succomber.

La chasse du phoque n'offre donc aucun danger pour l'homme du côté de l'animal qu'il poursuit ; mais que de fois ne risque-t-il pas de perdre la vie au milieu de ces plaines de glace sans fin où il s'engage ! Il suffit pour cela que le froid se détende pendant quelques jours ou qu'un furieux ouragan s'élève, double sinistre qui se produit, comme on sait, assez souvent dans les parages des îles d'Åland. Alors, l'immense surface se sillonne de crevasses profondes ; elle se brise en éclats et n'offre plus bientôt, au lieu d'une nappe unie, qu'un

champ bouleversé où d'énormes glaçons roulent au gré de la tempête, se mêlant, se heurtant les uns aux autres : horrible débâcle ! Que devient alors l'infortuné chasseur avec sa frêle embarcation ? Hélas! la plupart du temps il périt; ou s'il se sauve, ce n'est que par un miracle providentiel qui le laisse dans l'étonnement pendant tout le reste de sa vie. Un événement de ce genre qui eut lieu dans les eaux de Gottland, en février 1844, et où plusieurs centaines de personnes faillirent être englouties dans les flots, a pris place parmi les éphémérides lugubres de l'histoire de Suède.

Une autre chasse qui occupe les Âlandais pendant l'hiver, mais qui leur offre moins de profit que celle du phoque, est la chasse du loup. Les loups pullulent dans les îles d'Âland et y commettent d'horribles dégâts. On les y voit apparaître, surtout pendant les hivers rigoureux et prolongés. Alors ils dépouillent leur poltronnerie habituelle et font preuve d'audace. Ils pénètrent en troupes jusque dans les villages et y livrent bataille. Les Âlandais en tuent un grand nombre et font commerce de leurs peaux.

Quant aux ours, si jamais ils ont fréquenté les parages des îles d'Âland, ils les ont complétement désertés aujourd'hui. On n'en rencontre plus guère que dans les parties qui touchent presque immédiatement au littoral finlandais ; et encore ne sont-

ils là que comme des animaux perdus. Ceci n'empêche pas les Ålandais de s'intéresser vivement à la chasse de l'ours, et il n'est pas rare de voir des paysans de *Wartsala*, par exemple, pousser leurs traîneaux jusqu'aux frontières de Finlande pour en tenter l'aventure.

Du reste, ces paysans qui, bien qu'Ålandais, ne parlent d'autre langue que le finnois pur, gardent fidèlement dans leur mémoire les curieuses traditions de *Suomi*[1]; ils les répètent avec amour dans leurs longues veillées de famille; une *runa*, c'est pour eux tout un trésor!

On peut donc entendre de leur bouche cette étrange *runa* du *Kalevala*[2], consacrée à célébrer ce que l'on appelait autrefois dans le pays la fête ou le festin de l'ours, *Kouwon-Pääliset*, peinture fidèle d'une antique coutume que les chasseurs nationaux se plaisent encore à reproduire de temps en temps aujourd'hui. On y voit la grande idée que les anciens Finnois attachaient à la personnalité de l'ours: à leurs yeux, l'ours était un héros, presque un dieu. La *runa* qu'ils chantent en son honneur est une sorte d'apothéose. Je la citerai en terminant ce chapitre. C'est à la fois un morceau de singulière poésie, un chapitre d'histoire et un tableau de genre.

1. Nom poétique de la Finlande.
2. Epopée nationale des peuples de la Finlande.

LA FÊTE DE L'OURS.

VOIX DU CHASSEUR EXPLORANT LA FORÊT :

« Il faudrait maintenant que l'ours fût pris, que l'animal d'or fût tué, dans la douce *Metsala*[1], de peur qu'il ne dévore mes chevaux, qu'il n'égorge mes brebis et ne mette en fuite toutes mes vaches.

« Jadis j'étais aussi brave que tout autre, j'allais sans crainte affronter l'ours dans sa tanière. Maintenant les temps sont changés. La vieillesse m'aurait-elle donc rendu timide? Cependant je sens mon ardeur s'éveiller et me pousser à la chasse.

« Oui, je vais dans la forêt. O Mielikki, déesse des bois, Tellervo, fille de Tapio[2], mets tes chiens à la chaîne, mets un bandeau sur les yeux de l'ours, frotte ses dents avec du miel, remplis sa bouche de beurre pur afin qu'il ne sente point les traces du chasseur, quand il s'avancera vers sa tanière.

« Bel Otho[3], pomme splendide de la forêt, quand tu entendras l'homme venir à toi, cache tes ongles dans tes pattes, tes dents dans tes gencives, afin qu'elles ne puissent le blesser. O Otho! remue-toi

1. La forêt.
2. Dieu des bois.
3. Surnom de l'ours, de *osto*, front, animal au large front.

dans ta demeure, comme la gélinote dans son lit, comme l'oie dans sa couche de roseaux. »

L'OURS EST DÉCOUVERT; LE CHASSEUR LE FRAPPE ET LE TUE ; PUIS IL S'ÉCRIE :

« O Dieu! sois béni; ô Créateur, sois loué, car tu m'as donné le bel Otho, l'or de la forêt.

« O mon unique, mon bel ours, superbe animal aux pieds de miel, ne te fâche point contre moi, ce n'est pas moi qui t'ai renversé, c'est toi-même qui es tombé sur les feuilles. Les routes d'automne sont si glissantes, les nuits d'automne sont si sombres! »

LES CHASSEURS SE RASSEMBLENT ; ILS CHARGENT L'OURS SUR LEURS ÉPAULES ET LUI CHANTENT EN L'EMPORTANT AU VILLAGE :

« Viens, hôte illustre des bois, viens, gloire de la forêt; sors au plus vite de ces régions étroites, de ces chemins resserrés; viens vers la foule des héros, vers la nombreuse assemblée des hommes. Là, depuis longtemps, une habitation s'élève, bâtie sur des pieds d'argent, appuyée sur des piliers d'or. Conduisons-y notre hôte, introduisons-y notre grand étranger; là, il sera entouré de soins, il mangera du miel, il boira de l'hydromel nouvellement fermenté.

« Viens donc, loin de ce nid étroit, laisse ces

coussins de feuilles, laisse ton lit de genévriers; tu reposeras sur des coussins rouges, tu dormiras sur un lit de soie; balance-toi au milieu des monceaux de neige, comme le nénufar dans les ondes, bondis sur les feuilles de la forêt, comme l'écureuil dans les branches. »

LES CHASSEURS APPROCHENT DU VILLAGE; ILS SONNENT BRUYAMMENT DU COR; LES HABITANTS S'ÉCRIENT :

« Écoutez, écoutez le son qui vient de la plaine, la voix de l'oiseau de corne, la flûte de la vierge de la forêt. »

TOUS LES HABITANTS SE PRÉCIPITENT HORS DE LEURS MAISONS; UN D'EUX INTERROGE LES CHASSEURS :

« La forêt vous a-t-elle donné une proie? Le roi de la forêt vous a-t-il donné un lynx, ô vous qui revenez en chantant, qui marchez avec tant de joie avec vos *suksis*[1]? »

UN CHASSEUR :

« Oui, la forêt nous a donné une proie : ce n'est ni une loutre ni un lynx; voilà celui que nous chantons, il marche avec nous; la vapeur de la forêt a pénétré jusqu'ici[2]; oui, le grand Otho

1. Raquettes pour marcher sur la neige.
2. Il s'exhale du poil de l'ours, quand il sort de sa tanière humide, une espèce de vapeur qui se répand dans l'atmosphère de la forêt où il habite.

s'avance enveloppé de ses fourrures. Et maintenant je vous salue avec Dieu, dans vos petites demeures, dans ces sentiers foulés par les pieds des jeunes filles, dans ces *tupa*[1] nettoyées par les femmes. Si l'hôte ne vous est point agréable, que vos portes se ferment; si, au contraire, il vous est agréable que vos portes restent ouvertes. »

L'ORATEUR DU VILLAGE RÉPOND :

« O Dieu, sois béni; ô Créateur, sois loué, puisque tu nous as donné le bel Otho. Salut, ô toi qui viens au milieu de nous; salut, bel ours aux pieds de miel. J'ai souhaité toute ma vie, j'ai attendu pendant tous les jours de ma florissante jeunesse que l'argent de la forêt vînt chez nous, que l'or de la forêt approchât de nos demeures, que la corne de *Tapio* retentît à mes oreilles. Oui, je l'ai attendu comme on attend une année féconde, comme le *suksi* attend la neige, comme la jeune fille attend un fiancé. Le soir, je me tenais à la fenêtre, le matin je montais sur le toit; et je restais des mois entiers au milieu du chemin du village. »

LE CHEF DES CHASSEURS DIT :

« Est-il ici quelqu'un qui veuille me recevoir, maintenant que je reviens des régions de Tapio? »

1. Chaumières finnoises.

L'ORATEUR DU VILLAGE :

« Certainement il en est ici qui veulent te recevoir. Déjà depuis longtemps la bière est prête et attend l'hôte qui doit la boire. »

LE CHEF DES CHASSEURS :

« Où l'étranger sera-t-il conduit? où l'hôte d'or sera-t-il placé? »

L'ORATEUR DU VILLAGE :

« Que l'étranger soit conduit, que l'hôte d'or soit placé dans la *tupa* de sapin, dans la maison de bouleau. »

LE CHEF DES CHASSEURS :

« O mon unique, mon bel Otho, il faut donc marcher encore, il faut entrer dans la *tupa* de sapin, dans la maison de bouleau.

« Prenez garde, pauvres femmes, que le troupeau ne vienne à passer et à être vu, quand l'ours entrera dans la *tupa*, quand le museau barbu sera introduit dans la maison.

« Enfants, sortez du vestibule; jeunes filles, ne restez point à la porte, quand le héros, quand le noble entrera.

« N'aie pas peur, ô mon ours, de nos jeunes filles, ni de nos femmes, ni des têtes couvertes d'un chapeau, ni des jambes revêtues de bas. Tou-

tes les femmes se cacheront dans un coin, quand le héros, quand le noble entrera. »

LE CHEF DES CHASSEURS, EN ENTRANT DANS LA TUPA :

« Que Dieu répande la paix sur cette humble demeure! Où conduirai-je mon or? où placerai-je mon petit oiseau[1]? »

LE MAÎTRE DE LA TUPA :

« Salut, ô toi qui viens nous visiter; salut, bel ours aux pieds de miel, qui entres dans cette humble cabane. Conduis ton or, place ton petit oiseau à l'angle de notre banc de fer, sur la planche épaisse. »

LE CHEF DES CHASSEURS :

« O mon unique, mon bel Otho, il faut maintenant qu'on examine ta peau, qu'on contemple tes beaux poils; mais ne crains rien, on ne te fera point de mal, ta peau hérissée ne sera point arrachée par des mains misérables pour servir d'ornement à des hommes méchants. »

1. La langue finnoise applique souvent aux objets les plus grands et les plus monstrueux, lorsqu'ils ont de la valeur, les épithètes qui ne conviennent qu'à des objets mignons et délicats.

L'OURS EST ÉTENDU SUR UNE PLANCHE, ÉCORCHÉ, DÉPECÉ; LES MORCEAUX LES PLUS SUCCULENTS DE LA CHAIR SONT MIS SUR LE FEU; LE FESTIN EST SERVI; ALORS LE CHEF DES CHASSEURS DIT :

« O douce mère de la forêt, ô roi des bois, Tellervo, vierge de Tapio, venez tous à la fête de l'ours, aux noces du bel Otho. Il y a ici beaucoup à manger, beaucoup à boire, beaucoup à garder pour soi, beaucoup à distribuer dans le village. »

UN DES CONVIVES :

« Où le bel Otho est-il né? où la belle crinière a-t-elle grandi? Est-ce sur la voie qui conduit au bain, ou sur celle qui mène à la fontaine? »

LE CHEF DES CHASSEURS :

« Otho n'est point né dans un lit, il n'a point dormi dans une crèche. Le bel Otho est né, la belle crinière a grandi dans les régions voisines de la lune et du soleil, dans la patrie des étoiles, sur les bras splendides d'*Otawa*[1]. Ukko, le roi splendide des cieux, le vieillard très-haut, jeta dans l'eau un flocon de laine, et ce flocon, poussé par les vents, enflé par la vapeur de l'eau, fut porté par les vagues de la mer jusqu'aux rivages

1. La grande *Ourse*. Cette origine attribuée à l'ours est bien dans le génie de la poésie finnoise.

des îles en fleurs, jusqu'au promontoire que fréquentent les abeilles.

« Mielikki, la douce vierge de la forêt, la femme courageuse de Tapio, s'élança au milieu des vagues, prit le léger flocon de laine et le cacha dans son sein. Ensuite, elle le déposa dans une petite corbeille d'argent, dans un beau berceau d'or, et elle le suspendit à un des arbres chevelus de la forêt.

« Et maintenant elle berce doucement son bien-aimé ; elle nourrit son doux Otho, sa belle crinière, au pied de l'humble bouleau, dans la petite forêt de pins, parmi les fleurs riches de miel.

« Mais l'ours n'a pas encore de dents, et les ongles manquent à ses pattes. Mielikki va partout en chercher ; elle en cherche sous l'écorce des arbres durs, dans le cœur des troncs brûlés ; elle en cherche sur les collines verdoyantes, dans les plaines couvertes de pins, dans les champs riches d'arboisiers. Or un pin, un bouleau s'élevaient sur une colline. Dans le pin brillait un rameau d'argent, dans le bouleau un rameau d'or. Mielikki arracha ces rameaux avec la main, et en fit des dents et des ongles pour l'ours.

« Et elle bâtit une tupa de bois de prunier, et elle voulut que l'ours l'habitât, au lieu de parcourir les marais, d'errer dans les bois, de s'égarer dans les plaines. C'est de là que notre Otho est venu, que notre hôte d'or a été amené. »

APRÈS CETTE EXPLICATION DE L'ORIGINE DE L'OURS, ET LE FESTIN ÉTANT TERMINÉ, LES CHASSEURS SE METTENT EN DEVOIR D'ARRACHER LES DENTS AU NOBLE ANIMAL; TACHE DIFFICILE, CAR IL FAUT LES DÉTACHER SANS EMPORTER LE MOINDRE LAMBEAU DE GENCIVE; ON FAIT POUR CELA DES CONJURATIONS DE TOUTES SORTES; ENFIN, LA TÊTE DE L'OURS EST SUSPENDUE A LA CIME D'UN PIN ÉLEVÉ; ET LE CHEF DES CHASSEURS CLÔT LA FÊTE PAR CETTE PRIÈRE :

« Permets, ô Dieu, vrai Créateur, que la joie retentisse dans les noces des héros de la forêt, dans le beau festin de la vierge des bois.

« Permets, ô Dieu, vrai Créateur, que le chemin soit désigné dans la forêt, que des signes soient gravés dans les arbres pour notre troupe de chasseurs, nos nombreux héros.

« Permets, ô Dieu, vrai Créateur, que la corne de Tapio résonne, que la flûte des bois soit entendue dans ces petites demeures, dans ces étroits sentiers. »

CHAPITRE VIII.

Climat et température des îles d'Åland. — Longévité de leurs habitants. — Particularités locales.

Le climat des îles d'Åland est en général d'une remarquable salubrité. Depuis la famine et la peste qui les éprouvèrent si cruellement, quoiqu'à un moindre degré que les autres pays du Nord, en 1697, on n'y rencontre aucune maladie épidémique. Dans toute la période séculaire de 1748 à 1848, elles n'offrent que neuf années où les décès l'emportent sur les naissances ; encore sur ces neuf années la guerre, et par conséquent la mortalité exceptionnelle qu'elle entraîne après elle, en prennent au moins trois. Les épizooties sont également fort rares dans les îles d'Åland. Quant aux maladies qui affligent le plus ordinairement leurs habitants, la fièvre est celle qui fait le plus de victimes.

Ce qui prouve, du reste, jusqu'à quel point ces îles sont salubres, c'est l'âge avancé auquel parviennent la plupart des Ålandais[1]. Plus du sixième

1. Dans les îles d'Åland, comme dans la Finlande, les régions

dépassent cinquante ans ; les centenaires y sont à peine une exception. Et remarquons que, loin d'inspirer la répulsion ou la pitié par une apparence de décrépitude et de ruine, les vieillards d'Åland sont pleins de force et de vigueur, dispos, prompts au travail ; la jeunesse honore leurs cheveux blancs, car elle y voit le symbole d'une vie dignement remplie, d'un noble et vertueux caractère.

« Un vieillard, dit un poëte finlandais, me paraît semblable à un roi ; à la fin de sa vie, au terme de sa longue course, il est aussi riche de victoires, aussi digne d'envie.

« Les tempêtes du temps ne grondent plus sur sa tête ; chacun de ses voisins salue avec joie sa puissance ; et la volonté superbe et les passions farouches ont fui loin de son tranquille royaume.

« Son peuple, c'est la troupe harmonieuse de ses désirs doucement reposés, de ses souvenirs encore vivants de jours coulés dans la paix.

« Son sceptre, le bâton qui soutient ses pas ; son château fort, la tombe qui l'attend ; son éclat

montagneuses et couvertes de bois sont les plus favorables à la santé. Il n'y meurt guère qu'un individu sur cinquante ; dans les campagnes, en général, un sur trente-cinq ou quarante. D'après un recensement fait en Finlande en 1840, il s'y trouvait deux cent neuf personnes, dont cinquante-quatre hommes et cent cinquante-cinq femmes qui avaient dépassé leur quatre-vingt-dixième année : c'était un sur sept mille environ.

royal, la sérénité de son front; sa couronne, les tresses ondoyantes de sa blanche chevelure. »

Rien de plus variable que la température des îles d'Åland. On y passe en quelques jours, souvent en quelques heures, par les extrêmes les plus opposés. Vous partez d'une station de poste, avec trois ou quatre degrés de froid, vous arrivez à la station suivante avec dix, quinze et même vingt degrés. La chaleur se comporte de même : de zéro, elle monte en un clin d'œil à une hauteur incroyable. Les Ålandais, accoutumés à ces vicissitudes, emportent toujours avec eux dans leurs excursions des vêtements supplémentaires ; c'est une épreuve pour leur courage et non un danger pour leur tempérament. J'ajouterai que, sous ce rapport, les étrangers rivalisent merveilleusement, la première année de leur séjour, du moins, avec les naturels du pays. Par exemple, ils supportent beaucoup mieux qu'eux la rigueur du froid. Lors du premier hiver que je passai en Finlande, en 1843-1844, le thermomètre marqua pendant six semaines 40° centigrades au-dessous de zéro ; les loups venaient dévorer les chiens dans les villes ; on n'osait aller en soirée qu'armé d'une carabine, ou tout au moins d'un couteau de chasse. Eh bien ! une aussi effroyable température, une température que les Finlandais eux-mêmes regardaient comme une calamité exceptionnelle pour leur pays ne put me déterminer à

me couvrir de fourrures. Il est vrai que les hivers suivants, qui certes étaient loin d'avoir la même violence, ce n'était point trop pour m'envelopper moi et garnir mon traîneau, que de la dépouille de trois ours.

Le froid n'est réellement sensible à l'homme, sous ces latitudes polaires, que durant les voyages de longue durée. Tant qu'il ne sort pas de chez lui il en souffre peu. Pour ne parler que du simple paysan, sa maison ou sa chaumière est généralement confortable : qu'il y brûle du bois ou des broussailles, qu'il y allume un brasier dans un poêle de briques ou sur une dalle de granit au milieu de la chambre commune, il y fait chaud. Les fenêtres qui, chez nous, livrent inévitablement passage à l'air glacé du dehors, n'ont pas cet inconvénient chez lui; elles sont doubles, hermétiquement fermées ou plutôt collées; puis, entre les deux châssis s'étend une couche de sable fin, plantée de cinq ou six cornets de papier remplis de sel destinés à boire l'humidité. Est-il rien de plus ingénieux? Il ne s'agit ici que du paysan aisé : à Åland, comme ailleurs, le pauvre souffre.

Chaque hiver, régulièrement, les lacs et les petits détroits qui baignent les îles d'Åland sont pris par les glaces; on les traverse à pied, à cheval ou en traîneau. Il suffit pour cela que la glace ait quatre pouces d'épaisseur. Toutefois, en pareil cas, il faut

user de prudence et ne s'engager qu'un à un sur la croûte légère. Beaucoup d'Ålandais périssent pour avoir négligé ces précautions. On ne peut se risquer définitivement en groupes et avec de lourds chargements que lorsque la glace est descendue au moins à douze pouces.

Si les lacs et les petits détroits des îles d'Åland gèlent régulièrement chaque hiver, il n'en est pas ainsi des grandes passes qui coulent entre elles et la Finlande, encore moins de la mer qui les sépare de la Suède.

Le *Delet*, le *Skiftet* et le *Lappvesi* gèlent bien, il est vrai, dans leurs parties les plus étroites; mais ils restent libres, du moins la plupart du temps, partout où ils présentent une large étendue. On a vu, dans les descriptions de mon voyage, les difficultés que j'ai éprouvées à les traverser.

Quant à la mer d'*Åland*, il faut un hiver tout à fait exceptionnel pour l'enchaîner et la durcir au point de la transformer en route solide et sûre. Un tel phénomène était jadis presque inouï; les habitants d'Åland l'ayant vu se produire en 1546 crièrent au miracle. Depuis cette époque, il est assez fréquent, et il tend, ce semble, à le devenir toujours davantage. Les années 1709, 1799 et 1809 sont citées, jusqu'à présent, comme celles où la mer d'*Åland* a été le plus solidement et le plus complétement prise par les glaces. Acerbi, qui la traversa


Les îles d'Åland pendant l'hiver.

à la seconde de ces trois époques, le 15 mars 1799, en fait une description que je crois devoir reproduire :

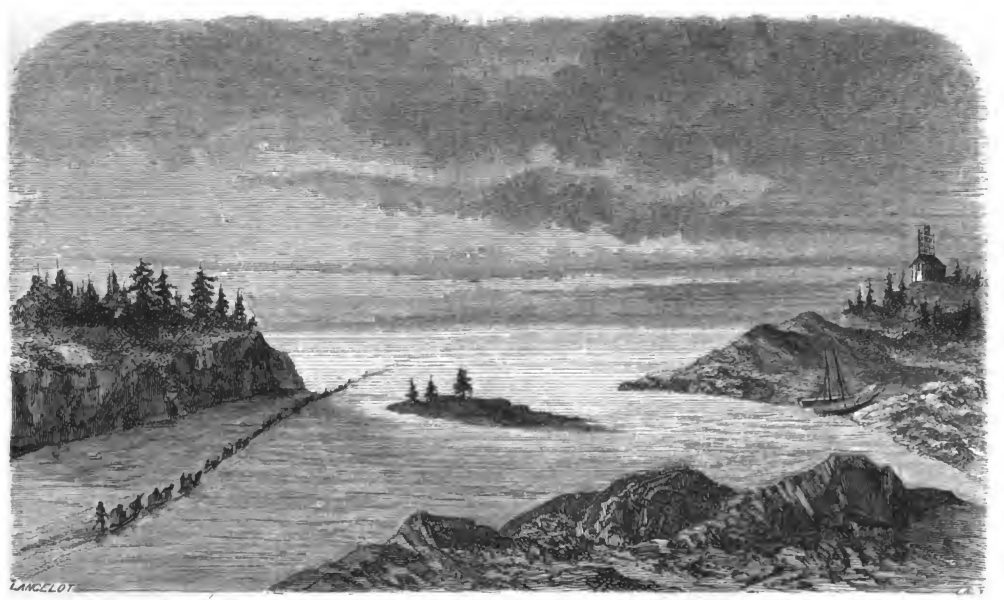
« Je m'attendais, dit-il, à parcourir une plaine sans autre limite, pour ainsi dire, que l'horizon, dont l'uniforme et monotone aspect ne m'inspirerait qu'une fastidieuse mélancolie, et dont la surface plane ne me présenterait aucun danger. Mais, combien mon étonnement, mon admiration mêlée d'inquiétude, d'effroi même, augmentaient à mesure que nous nous éloignions davantage de notre point de départ! Cette mer glacée, d'abord unie, devenait insensiblement inégale, raboteuse, ondulée; le simulacre des flots sillonnait sa superficie; il semblait que la main de l'hiver, en touchant tout à coup le dos de la vague écumante, l'eût engourdie par sa puissance et que, surprenant dans leur redoutable désordre ces monts humides que soulèvent les tempêtes, il leur eût commandé leur épouvantable immobilité. Tantôt d'énormes masses de glace amoncelées les unes sur les autres s'élevaient en rochers dont les fronts décharnés semblaient suspendus dans les airs; tantôt, pyramides aiguës, elles prolongeaient vers les cieux leurs aiguilles menaçantes. Phénomène inouï, indicible confusion, dont l'inconcevable chaos n'offrait, aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, que des colosses d'un cristal transparent, brisés, dispersés, épars, tantôt couverts d'une neige d'albâtre, tantôt resplendis-

sants des feux de la lumière, tantôt azurés par le verdâtre outre-mer des stalactites qui portaient tout à la fois dans l'âme, par leur imposant et terrible spectacle, l'admiration, l'épouvante et l'horreur. »

William Coxe, qui précéda de vingt ans Acerbi dans ses voyages à travers le Nord, arriva sur les bords de la mer d'*Âland*, le 15 février 1779; il la trouva absolument dans le même état où je l'ai trouvée moi-même il y a deux ans, à peu près à la même date. On lira sans doute avec intérêt le récit que fait l'illustre voyageur de cet épisode curieux de ses longues pérégrinations; c'est le pendant exact de celui qui m'est personnel et que j'ai raconté plus haut :

« Après avoir vu *Kastelholm*, nous continuâmes notre route pendant la nuit. La neige étant toute fondue, elle fut fort ennuyeuse et désagréable. Nos traîneaux ne pouvaient avancer que lentement sur un chemin plein de sable et de rocs; aussi nous n'arrivâmes qu'à cinq heures du matin à la côte de l'ouest, où nous devions nous embarquer. Le vent étant directement contraire, nous allâmes loger à la poste, où nous nous reposâmes à regret. Mais, à dix heures du matin, on nous réveilla avec l'agréable nouvelle que le vent avait changé, et que nous pourrions traverser le golfe.

« Le seul vaisseau couvert qu'il y eût dans ce lieu était pris par les glaces. Il ne nous resta d'au-



Grisslehamn et la mer d'Åland pendant l'hiver.

tres ressources que deux bateaux ouverts, montés d'un pilote, de cinq ou six pêcheurs et d'environ dix paysans; mais le temps était beau, nous n'hésitâmes pas à nous embarquer à midi.

« D'abord nous vîmes plusieurs îles dont une parut habitée. Mais, depuis la dernière de ces îles, la mer est entièrement libre et ouverte. Le vent ayant varié, nous ne pûmes arriver de jour qu'à six milles de la côte; là nous fûmes surpris par la nuit et par un gros temps. La mer était très-agitée, la côte couverte d'écueils, notre barque n'était qu'un misérable bateau de pêcheur découvert, la plus grande partie de notre équipage n'avait aucune expérience. Nous commençâmes donc à craindre de ne pouvoir résister à la tempête, et notre inquiétude ne fit que s'accroître jusqu'à minuit avec la tempête, quand enfin, à force de ramer et de faire des bordées, nous nous trouvâmes sous le vent d'une côte très-élevée.

« Nous pliâmes sur-le-champ nos voiles, et nous ramâmes longtemps sans pouvoir trouver un endroit propre à débarquer, à cause des brisants dont cette côte était hérissée. Après plusieurs tentatives inutiles, nous poussâmes enfin le bateau contre la côte, et débarquant avec beaucoup de peine sur une éminence de glace voûtée, nous nous traînâmes sur les mains avec une extrême difficulté jusqu'à la terre. Là, nous échappâmes à

un autre danger que nous ne connaissions pas; car on nous apprit dans la suite que ces sortes de monticules de glace sont d'ordinaire remplis de trous, dans lesquels on ne peut tomber sans y trouver une mort certaine.

« Après avoir échappé à tous ces périls, un guide nous conduisit à Grisslehamn, à trois milles de là, par un chemin très-rude, au travers des bois, dans la neige à moitié fondue, quelquefois dans l'eau jusques à la cheville, chancelant et tombant à plusieurs reprises. Mais enfin nous nous trouvions extrêmement heureux d'être sur terre, car le vent soufflait avec une extrême violence, et la mer mugissait avec furie entre les rochers de la côte. A trois heures du matin, nous fûmes à l'auberge, et à cinq heures, l'autre bateau, avec nos domestiques et notre bagage, arriva après avoir couru de plus grands dangers que nous. Nos matelots n'avaient presque pas cessé de pousser des cris, tant leur frayeur avait été grande, et notre courrier de faire des signes de croix et de s'écrier : *Domine, non sum dignus mori.*

Telle est donc la mer d'Åland : mer de glaces et de tempêtes, barrière formidable que la nature a élevée entre la Suède et les îles d'Åland, et que l'hiver, le long hiver du Nord, ne permet presque jamais d'affronter impunément. Il n'en est point ainsi du *Delet*, ni du *Lappvesi*, ni du *Skiftet;* le

froid qui n'aboutirait qu'à encombrer la mer d'Åland de glaces flottantes, et à la rendre inaccessible, suffirait à durcir leurs vagues et à en faire un pont inébranlable. C'est assez dire qu'il peut arriver que les îles d'Åland voient leurs communications radicalement interrompues avec la Suède par le même phénomène qui les reliera plus immédiatement à la Finlande. En pareil cas, la douleur des insulaires est grande ; ils restent comme isolés du pays qui leur est le plus cher; et s'ils y ont laissé des parents ou des amis, ils ne peuvent en recevoir des nouvelles que par le détour interminable de la Laponie.

Le printemps ne vient que tard aux îles d'Åland; le soleil de juin brille déjà à l'horizon que souvent on l'attend encore. Il est, d'ailleurs, froid, aride, et tristement tourmenté par les vents du nord.

En revanche, l'été est splendide, plein de fleurs et de lumière. De la mi-juin à la mi-juillet, les nuits n'ont point d'obscurité; le crépuscule du soir se prolonge jusqu'à ce qu'il s'évanouisse dans le crépuscule du matin. « Pendant les étés du Nord, dit un poëte du pays, le soleil ne se couche pas dans le sein de la terre; il l'effleure légèrement d'un baiser et remonte glorieux à l'horizon. »

J'ai parlé plus haut des vicissitudes de la température des îles d'Åland. Ces vicissitudes se manifestent autant et plus encore peut-être à l'époque

de l'automne qu'à l'époque de l'hiver. L'automne peut finir en octobre, en septembre même, comme il peut se prolonger jusqu'en décembre. Ce dernier cas est rare; car ordinairement, dès la mi-novembre, le thermomètre descend, à Åland, à huit et à dix degrés, la neige tombe, les détroits gèlent. Mais, en général, l'automne y est clair et beau; les paysans en profitent pour activer leur mouvement de cabotage. Heureux ceux qui ont pu rentrer au port avant le mois d'octobre! Ce mois est funeste aux marins; il ne se passe pas d'années qu'il ne sème la mer et les détroits d'Åland de nombreux naufrages. Un rapport inséré dans le journal officiel de Finlande, du 12 décembre 1850, constate, dans ce genre, des faits lamentables, tant il est vrai que les Ålandais ne sont jamais sûrs de leur destin. Nous les avons vus passer par toutes les péripéties de la paix ou de la guerre, ballottés d'un maître à un autre maître, tourmentés dans leurs biens et dans leurs travaux, dans leurs aspirations intimes et dans leurs usages séculaires, exaltés par l'espérance et brisés par le désespoir; ce n'est point assez; il faut encore que la nature se joigne aux hommes pour combler leur misère; il faut qu'ils soient éternellement à la merci des saisons les plus mobiles et du plus perfide des éléments.

FIN.


lund et de Lin
NLANDE
NADENDAL
ABO
Rimitto
ÖREGRU
Alskär
Korpo
Nagu
Jurmo
Kalkskär
Orö
Kragela
Utö
DE
QUE
ionnels
Phare
Chapelle
Relais de Poste
Forteresse
Eglise Paroissiale
Bureau de Poste
60
59
LIBRAIRIE DE L
E George



TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9.



